LA JOURNÉE DIFFICILE,

OU

LES FEMMES RUSÉES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

PAR A. J. DUMANIANT.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des VARIÉTÉS DU PALAIS, le 19 Novembre 1792.

Prix, 1 liv. 10 sols.

A PARIS,
Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Gallande, N°. 64.

M. DCC. XCII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Les Citoyens.
Madame BERNARD,	*Mme. Germain.*
LAURE,	*Mme. St.-Clair.*
FRÉDÉRIC,	*St.-Clair.*
FRONTIN,	*Frogères.*
DURAND,	*Chevalier.*
GERVAIS,	*Geneſt.*
LÉONARD,	*Beaulieu.*
DUBOIS,	*Delaporte.*

La Scène ſe paſſe dans un Village.

N.B. Les indications de droite & gauche s'entendent de celles des Acteurs : les poſitions ſont marquées en tête de chaque Scène : le Perſonnage dont le nom eſt écrit le premier, a ſon Interlocuteur à ſa gauche.

Je ſouſſigné, déclare avoir cédé au Citoyen *Cailleau* les droits d'imprimer & de vendre *la Journée difficile ou les Femmes rivales*, Comédie en trois Actes de ma compoſition, me réſervant mes droits d'Auteur par chaque repréſentation qu'on en donnera ſur tous les Théâtres de France. A Paris, ce 31 Janvier 1793, l'an ſecond de la République.

A. J. DUMANIANT.

LA JOURNÉE DIFFICILE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Jardin. A droite, entre la première & ſeconde couliſſe de l'avant-Scène, une porte cachée par une charmille; à la couliſſe au-deſſus du même côté, l'entrée de la maiſon; à la dernière couliſſe à gauche, une grille, par où entrent tous les Perſonnages qui viennent de dehors.

SCENE PREMIERE.

FRÉDÉRIC, *ſeul, ſortant de derrière la charmille.*

Bon! il n'y a perſonne dans le jardin; il faut que je remonte promptement dans ma chambre. On m'y croit dans ce moment, & ſi quelqu'un m'appercevait ici, l'on devinerait peut-être cette fauſſe iſſue que je viens de pratiquer pour m'échapper déſormais ſans craindre les regards importuns & jaloux. On ne peut pas ſoupçonner que cette charmille cache une porte: il n'y aurait que mon imprudence qui pourrait me trahir: rentrons ſans tarder davantage.

SCENE II.

FREDERIC, DUBOIS.

DUBOIS, *entrant par la grille myſtérieuſement.*

MONSIEUR Frédéric?

FREDERIC.

Qui m'appelle?

DUBOIS.

J'allais entrer au château pour chercher à vous parler en particulier : le haſard me ſert à merveille.

FREDERIC.

Que déſirez-vous de moi? Votre figure ne m'eſt pas inconnue.

DUBOIS.

Eſt-ce que vous ne reconnaiſſez pas Dubois?

FREDERIC.

C'eſt toi?

DUBOIS.

Oui, Monſieur.

FREDERIC.

Es-tu toujours au ſervice de M. Durand?

DUBOIS.

Chut! Ne prononcez pas ce nom ſi haut.

FREDERIC.

Pourquoi ce myſtère?

DUBOIS.

Liſez cette lettre qu'il vous écrit: elle va vous mettre au fait de tout. Pendant que vous la lirez, je vais avoir l'œil au guet, de peur que l'on ne nous ſurprenne.

FREDERIC, *après avoir lu bas deux lignes.*

Quoi? M. de Morat eſt mort? On n'en ſçait rien ici.

DUBOIS.

Son Intendant, qui avait quelques obligations à mon Maître, lui a dépêché hier au ſoir un courier pour l'en inſtruire; mais, ce qui va vous ſurprendre, c'eſt que ce M. de Morat, qui a vécu toute ſa vie garçon & ſolitaire, vient de faire un teſtament le plus original

qu'on puiſſe imaginer, en faveur de madame Bernard dont vous êtes Secrétaire, & en ce cas de M. Durand.

FREDERIC.

C'eſt ce que m'écrit ton Maître.

DUBOIS.

Voyez, voyez la ſuite.

FREDERIC, *lit.*

« Il nous lègue une Terre qui vaut deux cents mille » écus; mais à condition qu'un mariage unira madame » Bernard à mon fort. M. de Morat n'a pas voulu qu'après » ſa mort, cette Terre, dont toutes les poſſeſſions ſont » contigues & forment un enſemble délicieux, fût di- » viſée entre ſes héritiers légitimes: madame Bernard » & moi y avons un droit égal; mais ſi l'un de nous » refuſe l'hymen projetté, la ſucceſſion paſſe à un parent » éloigné qui a des établiſſements conſidérables dans » les Indes, & qui n'a nul beſoin de ce ſurcroît de » fortune. » .... Voilà un ſingulier caprice!

DUBOIS.

Ces mourants ont quelquefois des idées bizarres: ils veulent avoir le plaiſir de commander, même quand ils ne ſont plus. Ce teſtament a fait faire des réflexions à mon Maître. Il s'ennuyait du célibat: il ſongeait à ſe marier: on lui offre une femme aimable, dont il a entendu dire beaucoup de bien: il l'épouſerait volontiers; mais il voudrait lui plaire: il voudrait auſſi, ſans être connu d'elle, s'aſſurer par ſes yeux ſi elle n'eſt pas au-deſſous de ſa réputation.

FREDERIC.

Il me fait part de ſon projet; je le ſeconderai de tout mon cœur.

DUBOIS.

Tant mieux; car il avait quelques craintes à votre ſujet.

FREDERIC.

Qu'aurait-il à craindre?

DUBOIS.

Il vous le dira lui-même. Il veut avoir un entretien particulier avec vous, avant de ſe préſenter ſous le nom qu'il a choiſi.

FREDERIC.

Je ſuis à ſes ordres.

DUBOIS.

Il eſt deſcendu à une auberge du Village; je cours le rejoindre & l'inſtruire des bonnes diſpoſitions où vous êtes à ſon égard. (*Il ſort.*)

SCENE III.

FREDERIC, *ſeul.*

LES vues de M. Durand entrent parfaitement dans les miennes, & je fais des vœux ſinceres pour la réuſſite de ſon projet. Etourdi que je ſuis! Je devais dire à Dubois de n'amener M. Durand que dans une heure. Si l'on me voit ici pendant que l'on me croit dans ma chambre, je perds tout le fruit de ma ruſe. Il faut que je rentre vîte dans mon appartement pour en ſortir devant tout le monde. J'ai tout le temps néceſſaire avant le retour de Dubois. Allons. Ah! voici Frontin. Il m'a vu: peſte ſoit du maraud!

SCENE IV.

FRONTIN, FREDERIC.

FRONTIN.

COMMENT? Vous êtes au jardin?

FREDERIC.

Qu'y a-t-il là d'extraordinaire?

FRONTIN.

J'aurais juré que vous étiez dans votre chambre.

FREDERIC.

Eh bien! tu aurais eu tort.

FRONTIN.

Je le vois. Mais, par où diable êtes-vous ſorti?

FREDERIC.

Par la porte.

FRONTIN.

J'étais sur le seuil de celle de madame Bernard, & je ne vous ai pas vu passer.

FREDERIC.

M. Frontin a des distractions.

FRONTIN.

Pas que je sçache. J'étais là à m'impatienter de ce que vous n'ouvriez pas encore, & je faisais mille réflexions sur la conduite que vous tenez avec moi.

FREDERIC.

Eh bien! j'ai passé devant toi au milieu de tes méditations profondes. Tu avais en vérité une bonne figure: l'œil fixe, la rougeur sur le front.

FRONTIN.

C'est que j'étais en colère.

FREDERIC.

Contre qui?

FRONTIN.

Contre vous.

FREDERIC.

Contre moi?

FRONTIN.

Sans doute. N'est-ce pas une chose indigne, me disais-je à moi-même, que M. Frédéric, que je sers bien plus par inclination que par intérêt, soit si réservé avec moi?

FREDERIC.

Comment réservé?

FRONTIN.

Vous êtes amoureux, je n'en sçaurais douter. Je devrais être votre confident, c'est la règle; & point du tout; vous ne me dites ni bien ni mal d'aucune femme.

FREDERIC.

C'est que je n'en aime aucune.

FRONTIN.

Pardonnez-moi, j'y vois clair; vous en tenez pour quelque belle.

FREDERIC.

Tu es dans l'erreur.

FRONTIN.

On ne soupire pas comme vous soupirez, quand on n'a pas d'amour.

FREDERIC.

N'y a-t-il que l'amour qui puisse me causer du souci?

FRONTIN.

Eh! quelle autre chose pourrait vous tourmenter? Vous n'êtes pas riche: madame Bernard, qui connaissait votre famille, qui lui avait des obligations, vous a pris pour son Secrétaire: rien ne vous manque ici: vous seriez son cousin ou son frère, qu'elle n'aurait pas plus d'attentions pour vous: on vous obéit comme à elle même: elle m'a mis auprès de vous, parce qu'elle a voulu que vous eussiez sans cesse à vos ordres un serviteur intelligent & fidèle! je fais tout ce qui dépend de moi pour mériter vos bonnes graces: êtes-vous gai? je ris: êtes-vous triste? je suis prêt à pleurer: eh bien! peine perdue! vous vous défiez de moi; & j'ai beau faire, toujours renfermé dans vous-même, vous vous faites un jeu de me tourmenter l'esprit: vous me feriez mourir de curiosité, plutôt que de me faire part de vos petits secrets; & cependant, Monsieur, je les garderais bien.

FREDERIC.

Oh! l'insupportable bavard!

FRONTIN.

Vous dissimulez en vain: j'ai des yeux, & je vais, si vous me le permettez, vous nommer la personne qui vous fait soupirer.

FREDERIC, *à part.*

O ciel! sçaurait-il?... (*Haut.*) Eh bien! parle, & voyons si tu as l'art de deviner.

FRONTIN.

Ne serait-ce pas madame Bernard?

FREDERIC, *à part.*

Je respire.

FRONTIN.

Y suis-je?

FREDERIC.

Je respecte, je chéris madame Bernard comme ma

bienfaitrice, & je ſerais indigne de ſes bontés, ſi j'aſpirais à d'autres ſentiments que ceux de l'amitié dont elle m'honore.

FRONTIN.

Il eſt vrai qu'elle a ſept à huit ans plus que vous, & ces ſept à huit ans de trop rendent une femme bien reſpectable; mais je ſuis certain qu'elle vous pardonnerait ſans peine ſi vous veniez à l'aimer. Elle vous regarde quelquefois avec de certains yeux....

FREDERIC.

Ceſſez vos commentaires: ils ſont injurieux pour madame Bernard; & ſi vous continuez, je la prierai de placer auprès de moi un valet moins impertinent.

FRONTIN.

Pardon, mon cher Maître, pardon: ne me faites pas renvoyer: je ſuis ſi bien ici! Ce que j'ai dit n'eſt que par manière de converſation. Vous n'aimez pas madame Bernard; elle ne vous aime pas non plus: je me ſuis trompé; & ſi vous en voulez à quelqu'un, c'eſt ſans doute à ſa charmante filleule, mademoiſelle Laure.

FREDERIC, *à part.*

Ciel! (*Haut.*) Non, Frontin, non: je n'ai pas d'amour pour Laure.

FRONTIN.

Et vous faites bien. Elle ne me plaît pas du tout, cette demoiſelle Laure: elle eſt jolie, ſi l'on veut.

FREDERIC.

Comme cela.

FRONTIN.

Vous avez raiſon. Elle n'eſt pas jolie.

FREDERIC, *à part.*

L'inſolent!

FRONTIN.

Elle a de grands yeux mourants qu'elle tient toujours baiſſés. On dit qu'elle a de l'eſprit; je n'en ſçais rien: elle ne m'a jamais fait l'honneur de me parler.

FREDERIC.

La preuve eſt convaincante. (*A part.*) Il ne s'en va pas. Quel moyen imaginer pour me débarraſſer de lui?

FRONTIN, *à part.*

Le voilà qui ſe parle à lui-même (*Haut.*) Monſieur!

FREDERIC.

Laiſſe-moi.

FRONTIN.

Non, Monſieur: je vous aime trop pour vous quitter quand je vois que vous avez du chagrin.

(*Il s'éloigne en lui tournant le dos.*)

SCENE V.

FRONTIN, FREDERIC, DUBOIS.

DUBOIS, *bas à Frédéric.*

Il eſt là à la grille. J'ai vu que vous étiez avec quelqu'un, & j'ai pris les devants pour vous avertir.

FRONTIN, *à part.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce drôle qui lui parle à l'oreille? FREDERIC, *bas à Dubois.*

Tu as bien fait.

DUBOIS, *bas à Frédéric.*

Renvoyez ce garçon.

FREDERIC, *bas à Dubois.*

Si je lui dis de s'en aller, ce ſera une raiſon de plus pour qu'il cherche à nous épier. C'eſt l'être le plus curieux & le plus indiſcret.

FRONTIN, *à part.*

Qu'il eſt dur d'écouter ſans entendre!

DUBOIS, *à part.*

Il eſt curieux; je vais lui donner le change: laiſſez-moi faire. (*Haut.*) Avouez, Monſieur, que cette hiſtoire eſt bien intéreſſante.

FREDERIC.

J'en conviens.

FRONTIN, *à part.*

Une hiſtoire intéreſſante, & l'on ne m'en parlera pas!

DUBOIS.

J'aurais beſoin pour réuſſir d'un joli garçon intelligent, diſcret. FRONTIN, *s'avançant au milieu d'eux.*

Un joli garçon! Me voilà fort à votre ſervice.

DUBOIS.

Peut-on se confier sans risques?

FRONTIN.

Répondez pour moi, Monsieur.

FREDERIC.

Oui, oui: il a des qualités essentielles pour ce que vous désirez en ce moment.

FRONTIN.

Je vous remercie, Monsieur. (*A Dubois.*) Eh bien! racontez-moi... DUBOIS.

Ici? Cela ne se peut pas: suivez-moi au cabaret à côté.

FRONTIN.

Volontiers, Monsieur: vous m'offrez deux plaisirs pour un. Si vous en agissez toujours de même, je vois que nous serons inséparables.

(*Frontin & Dubois sortent par le fond.*)

SCENE VI.

FREDERIC, *seul.*

GRACES au ciel, l'en voilà délivré. Madame Bernard est chez elle; tous les gens sont occupés dans la maison; M. Durand peut paraître: ſt, ſt, venez, venez; vous n'avez rien à craindre.

SCENE VII.

DURAND, FREDERIC.

DURAND.

PARDON, mon cher Frédéric, si je ne me suis rappellé à votre souvenir que lorsque vos soins me deviennent nécessaires.

FREDERIC.

Si je puis vous obliger, cela doublera le plaisir que j'ai de vous revoir. DURAND.

Je n'attendais pas moins de votre honnêteté.

FREDERIC.

Ne perdons pas le temps en de vaines protestations.

DURAND.

Ma lettre vous a instruit du sujet qui m'amène; mais vous rendrez justice, je l'espère, au motif qui m'a déterminé à m'ouvrir à vous avant de rien entreprendre.

FREDERIC.

Expliquez-vous.

DURAND.

Je ne connais point madame Bernard : depuis trois mois qu'elle habite ce Village, c'est la première fois que j'y viens. On la dit aimable, d'un caractère généreux.

FREDERIC.

On peut dire beaucoup de bien de madame Bernard sans rien exagérer. Aux qualités de l'ame elle joint les agrémens personnels. Elle n'est pas de la première jeunesse; mais si elle aimait à en imposer sur cet article, elle a une de ces figures qui feraient au moins de moitié dans ce mensonge innocent qu'on peut bien pardonner aux belles.

DURAND.

Elle a trente ans?

FREDERIC.

Pas tout-à-fait encore.

DURAND.

Elle compte encore par vingt, & elle est d'une figure agréable. Elle est jeune, mon ami, elle est jeune: le privilège de la beauté est de n'avoir point d'âge. Croyez-vous que son dessein soit de rester veuve?

FREDERIC.

Je ne le présume pas.

DURAND.

A-t-elle quelque inclination dans le cœur?

FREDERIC.

Cette question est embarrassante.

DURAND.

Ecoutez, je vais vous parler à cœur ouvert. J'ai déjà pris quelques informations, & je suis sûr que vous ne lui êtes pas indifférent.

FREDERIC.

Moi, Monsieur? Jamais le moindre mot de sa part....

DURAND.

L'amour ſe décèle involontairement. Le ſien n'a pas échappé à des yeux clairvoyants.

FREDERIC.

Ne craignez point de rencontrer un rival en moi.

DURAND.

Tant mieux. On m'a auſſi parlé d'une demoiſelle Laure qui vit depuis quelque temps auprès de madame Bernard.

FREDERIC.

Et que vous a-t-on dit ?

DURAND.

Qu'elle eſt belle, ſpirituelle.

FREDERIC, *vivement.*

Au-delà de l'imagination.

DURAND.

Et vous l'aimez ; vous en êtes aimé, peut-être ?

FREDERIC.

Hélas!

DURAND.

Ce ſoupir m'apprend que votre amour éprouve de grandes difficultés.

FREDERIC.

Les plus grandes... Nous n'oſons le laiſſer paraître, ni dans nos geſtes, ni dans nos regards, & bien moins encore dans nos diſcours : nous vivons l'un & l'autre dans une gêne continuelle : des yeux inquiets nous obſervent ſans ceſſe : nous nous écrivons quelquefois, & pour nous faire paſſer nos billets, nous inventons tous les jours des ſtratagêmes nouveaux ; & nous ſerions ſéparés à jamais, ſi la plus légère indiſcrétion venait à découvrir un myſtère que nous ſommes enfin parvenus à cacher.

DURAND.

Votre ſituation eſt pénible.

FREDERIC.

Regardez le portrait de Laure, & jugez ſi elle eſt digne d'être aimée.

DURAND.

Je connais mademoiſelle Laure de réputation : ſa couſine eſt mariée dans le Bourg que j'habite ; & ſi ce portrait n'eſt pas flatté, mademoiſelle Laure eſt une belle perſonne.

FREDERIC.

Oh! que ce portrait eſt encore au deſſous de l'original! Eh bien! c'eſt avec ces copies froides, inanimées, que nous ſommes réduits à nous entretenir, ſéparés l'un de l'autre.

DURAND.

Mademoiſelle Laure a donc auſſi votre portrait?

FREDERIC.

C'eſt moi qui les ai peints tous les deux.

DURAND.

Je vois que vous êtes payé de retour.

FREDERIC.

Eſt-ce aſſez pour le bonheur, lorſqu'un inſtant peut faire évanouir cette félicité paſſagère? Encore, ſi je pouvais entendre ſa voix ſi douce, répondre à ces aveux qui s'affaibliſſent toujours ſur le papier qui ne peut jamais rendre les accents d'un cœur bien épris!... Mais je touche à ce moment fortuné.

DURAND.

Comment?

FREDERIC.

Voyez-vous cette charmille? Elle cache une porte ſecrète qui rend à une autre qui donne dans mon appartement, & qui eſt maſquée par ma bibliothèque? J'ai trouvé le moyen ſans qu'on s'en apperçût de me ménager une iſſue. Je pourrai m'échapper dans l'ombre; je me rendrai ſous les fenêtres de Laure: je ne la verrai pas, mais je pourrai l'entendre. Pardon: je ne vous parle que de moi, lorſque c'eſt de vous ſeul que je dois m'occuper.

DURAND.

Vous êtes amoureux, mon cher Frédéric! votre ame avait beſoin de s'épancher dans le ſein d'un ami; & à ce titre votre confiance me flatte. Vous pouvez me ſervir, & je ferai tout ce qui ſera en ma puiſſance de faire pour vous être utile.

FREDERIC.

Diſpoſez de moi.

DURAND.

Je me préſente ici comme mon homme d'affaires. Je

m'appelle Dumont: j'apporte une lettre de M. Durand où il fait part à madame Bernard du teſtament de leur parent commun.

FREDERIC.

J'entends.

DURAND.

Je veux épargner à la délicateſſe de madame Bernard l'embarras de me refuſer en perſonne. Rappellez-vous bien de mon nouveau nom, & n'allez pas faire de quiproquo.

FREDERIC.

Non, M. Durand.

DURAND.

Quelqu'un vient: je vous quitte, & vais me préſenter chez madame Bernard, ſous le nom de mon Ambaſſadeur. (*Il entre dans la maiſon à droite.*)

SCENE VIII.

FREDERIC, *ſeul.*

C'EST encore ce miſérable Frontin: il eſt ſans ceſſe ſur mes pas.

SCENE IX.

FRONTIN, FREDERIC.

FRONTIN.

MONSIEUR, c'eſt une hiſtoire bien ſingulière, que celle que m'a contée ce domeſtique!

FREDERIC.

Je t'en réponds.

FRONTIN.

Il a deviné tout de ſuite que j'étais curieux. Il ſçait tout, & il m'a promis de m'apprendre à être auſſi ſçavant que lui. Il m'a dit des choſes ſurprenantes.

FREDERIC.

Je n'en doute pas.

Digitized by Google

FRONTIN.

A propos, je viens de rencontrer mademoiſelle Laure, qui m'a enfin adreſſé la parole. Voici vos gants que vous aviez hier oubliés dans l'appartement de ces Dames.

FREDERIC, *à part.*

Mes gants?... Ceci cache un myſtère. (*Il ſe détourne pour les déployer, & en tire une lettre.*)

FRONTIN, *à part.*

Il faut abſolument que j'aille retrouver ce garçon. Quand je lui ai demandé s'il connaiſſait la Maitreſſe de M. Frédéric, il s'eſt mis à rire là d'un air... Il la connaît. S'il pouvait me la nommer! Madame Bernard, qui me paye ſi bien pour épier M Frédéric, me payerait bien mieux encore, ſi je pouvais enfin lui dire ce qu'elle a tant d'envie de ſçavoir.

FREDERIC, *voyant Frontin éloigné de lui.*

Ai-je bien lu?... *Mon oncle arrive aujourd'hui avec un M. Léonard à qui il veut me marier.* ... Ah! je ſuis perdu.

FRONTIN.

Que dit-il donc?

FREDERIC.

Je ſuis le plus malheureux des hommes.

FRONTIN.

C'eſt cette lettre qui l'afflige. Qui diable la lui a portée? (*Il s'approche pas à pas.*)

FREDERIC, *continuant de lire.*

Venez au jardin à midi précis.

FRONTIN, *à part.*

Ah! ah!

FREDERIC.

Nous concerterons quelques moyens; je vous aime. .... Non: tout n'eſt pas déſeſpéré. (*Appercevant Frontin qui écoute.*) Que fais-tu-là?

FRONTIN.

Je n'ai rien entendu.

FREDERIC.

Rien?

FRONTIN.

FRONTIN.

Pas le mot.

FREDERIC, *à part.*

Du moins dans mon trouble le nom de Laure ne m'eſt pas échappé.

FRONTIN.

Cette lettre vous cauſe du ſouci : contez-moi vos peines ; je pourrai vous donner quelque bon conſeil.

FREDERIC.

Cette lettre a rapport au procès de madame Bernard.

FRONTIN.

La voici : vous pourrez la lui communiquer.

FREDERIC, *à part.*

Heureuſement j'en ai reçu une ſur ce ſujet... Allons, Laiſſe-nous.

FRONTIN, *à part.*

Tu te défies de moi ; va : tu me le payeras. Je t'obſerverai tant, qu'à la fin je découvrirai quelle eſt la belle qui t'écrit. (*Il ſort.*)

SCENE X.

Madame BERNARD, FREDERIC.

Madame BERNARD.

BON jour, mon cher Frédéric.

FREDERIC.

Madame....

Madame BERNARD.

Je viens de recevoir la lettre la plus ſingulière.... La voici : liſez.... C'eſt l'homme d'affaires de M. Durand qui me l'a remiſe ; il eſt venu tout-exprès pour me l'apporter. Je trouve mon parent admirable de diſpoſer de ma perſonne, & de me léguer ainſi que ſa Terre à un homme que je ne connais pas.... Que penſez-vous de cette lettre ?

FREDERIC.

Je trouve que l'empreſſement de M. Durand eſt tout naturel. on lui propoſe une femme aimable.

Madame BERNARD.

Et une Terre de deux cents mille écus.

FREDERIC.

Je ſuis ſûr que l'intérêt entre pour peu de choſe dans ſa propoſition.

Madame BERNARD.

Je crois tout le contraire. A-t-il ſongé à moi avant le teſtament bizarre de M. Demorat?

FREDERIC.

Souvent, Madame, on n'oſe pas expliquer ſes déſirs, & ce que l'on ſouhaite le plus ardemment n'eſt pas toujours ce que l'on peut dire ſans crainte.

Madame BERNARD, *à part.*

Comment dois-je interpréter ce langage?.. M. Durand ne m'a jamais vue.

FREDERIC.

Il doit avoir entendu parler de vous: votre éloge eſt dans toutes les bouches.

Madame BERNARD.

Si l'empreſſement de M. Durand eſt tel que vous le dites, il pouvait au moins ſe donner la peine de ſe préſenter lui-même.

FREDERIC.

Il a craint qu'un refus....

Madame BERNARD.

Il a bien fait de le craindre; je l'aurais certainement refuſé.

FREDERIC, *à part.*

O ciel!

Madame BERNARD.

Quel parti me conſeillez-vous de prendre?

FREDERIC, *à part.*

Diſſimulons. (*Haut.*) Quel conſeil puis-je vous donner? C'eſt votre cœur ſeul que vous devez conſulter.

Madame BERNARD, *à part.*

Si je ne conſultais que mon cœur!... (*Haut.*) Vous m'êtes attaché, mon cher Frédéric.

FREDERIC.

Je ſerais bien ingrat, ſi je ne répondais point par l'attachement le plus reſpectueux aux bontés dont vous m'accablez ſans ceſſe.

Madame BERNARD, *à part.*

Il me répond toujours de même. (*Haut.*) Enfin, me verriez-vous avec plaiſir devenir l'épouſe de M. Durand?

FREDERIC, *à part.*

Quelle contrainte!

Madame BERNARD.

Eh bien!

FREDERIC, *lentement.*

Si j'étais assuré qu'il pût vous rendre heureuse!

Madame BERNARD, *un peu piquée.*

Vous me conseilleriez alors de l'épouser?

FREDERIC.

L'intérêt que je prends à votre sort ne m'imposerait-il pas le devoir de vous donner ce conseil?

SCENE XI.

Madame BERNARD, FREDERIC, FRONTIN.

FRONTIN.

CE Monsieur qui vous a écrit hier au sujet du procès de madame Bernard demande à vous parler.

FREDERIC, *à part.*

Qu'il vient bien à propos!

Madame BERNARD.

Quel contretemps!

FREDERIC.

Permettez, Madame; l'affaire est importante: il s'agit de vos intérêts.

Madame BERNARD.

Allez donc; mais revenez dès que vous en serez débarrassé. J'ai bien des choses à vous dire. (*Frédéric sort.*)

SCENE XII.

Madame BERNARD, FRONTIN, *Frontin suit un moment Frédéric pour voir s'il s'en va.*

Madame BERNARD.

QUELLE situation est la mienne! Maîtrisée par un amour malheureux que ma raison condamne & qui triomphe de toute ma raison; je retiens un aveu que la bienséance m'ordonne de renfermer & je meurs du silence que je m'impose.

FRONTIN, *revenant.*

Madame!

Madame BERNARD.

Hé bien! que me veux-tu?

FRONTIN.

Il eſt loin, il ne peut nous entendre, & je viens vous communiquer une découverte importante que je viens de faire.

Madame BERNARD, *à part.*

Ah! je tremble qu'il ne m'apprenne enfin que j'ai une rivale. (*Haut.*) Parle, Frontin, que ſçais-tu?

FRONTIN.

Vous n'en direz rien à M. Frédéric.

Madame BERNARD.

Sois tranquille.

FRONTIN.

M. Frédéric a reçu ce matin une lettre d'une femme.

Madame BERNARD.

Qui te l'a dit?

FRONTIN.

Lui-même.

Madame BERNARD.

Lui-même?

FRONTIN.

Il me l'a dit ſans me le dire. Il a lu la lettre devant moi.

Madame BERNARD.

Qui la lui a portée?

FRONTIN.

Voilà ce qui m'intrigue. Mais je ſoupçonne un domeſtique étranger qui lui a dit un mot à l'oreille.

Madame BERNARD.

Quelle eſt cette femme?

FRONTIN.

Il ne la pas nommée.

Madame BERNARD.

Sur quoi préſumes-tu que cette lettre eſt d'une femme?

FRONTIN.

Sur quelques mots que j'ai ſaiſis à la volée. On lui écrit qu'on l'aime; on lui donne un rendez-vous à midi

dans le jardin. Voilà ce que j'ai entendu & très-distinctement.

Madame BERNARD, *réfléchissant.*

Un domestique étranger....

FRONTIN.

Je le parierais presque ; pourtant je n'en suis pas sûr. Mais il faut que ce soit lui ou moi, car personne autre aujourd'hui n'a parlé à M. Frédéric.

Madame BERNARD.

Sur qui peuvent tomber mes soupçons ? ....

FRONTIN.

Il faut mettre quelqu'un en embuscade. Vous avez permis à toutes les Demoiselles du village de se promener librement dans votre jardin, & je croirais assez que celle qui aime M. Frédéric, est cette jolie brune qui depuis quelque tems y vient régulièrement deux ou trois fois le jour. Madame BERNARD.

Je veux sortir de l'incertitude où je suis.

FRONTIN.

Et moi aussi ; car cela me tracasse de ne pouvoir deviner qu'elle est sa maîtresse.

Madame BERNARD.

Sors & garde-toi de laisser soupçonner à Frédéric ni à qui que ce soit, que je suis instruite du secret que tu viens de m'apprendre.

FRONTIN.

Comptez sur ma discrétion ; je suis muet pour tout autre que vous.

SCENE XIII.

Madame BERNARD, *seule.*

FRÉDÉRIC aime ailleurs, je n'en puis plus douter ; mais Frontin n'est-il pas dans l'erreur ?.... Cependant si ce qu'il m'a dit était vrai.... Hélas ! la jalousie est trop disposée à croire ce qu'elle craint pour que je n'ajoute point foi à ses discours. Eh bien ! faisons un effort sur

moi-même, puiſque Frédéric ne peut m'aimer.... Eh! ſçait-il ſeulement que je l'aime? S'il connaiſſait mes ſentiments pour lui, peut-être les partagerait-il; mais ſi une autre poſſède ſon cœur.... Cette idée me tue, je ne puis conſentir au bonheur de ma rivale; oui, je troublerai ce rendez-vous. Quel parti prendre?... Si en retenant Frédéric ailleurs.... Ma rivale ſe croira mépriſée..... Je puis facilement empêcher qu'ils ne ſe voient aujourd'hui du moins..... Il me vient une idée, je m'y arrête.... C'eſt lui; diſſimulons mon trouble.

SCENE XIV.

Madame BERNARD, FRÉDÉRIC.

FREDERIC.

IL faudrait, Madame, ſigner cette procuration.

Madame BERNARD.

Donnez, je la ſignerai en rentrant.... Il faut, mon cher Frédéric, que vous me rendiez un ſervice.

FREDERIC.

Ordonnez, Madame.

Madame BERNARD.

M. Durand m'a écrit une lettre preſſante, l'honnêteté exige que je lui faſſe une réponſe. Je vais l'écrire, ſon château n'eſt qu'à deux petites lieues d'ici, & j'ai compté ſur vous pour remplir un meſſage, dont je ne veux charger aucun autre.

FREDERIC, *à part.*

O Ciel!

Madame BERNARD, *à part.*

Il ſe trouble.... (*Haut.*) Cela vous contrarie-t-il?

FREDERIC.

Vous ſavez, Madame, que vos moindres deſirs ſont des ordres pour moi.

Madame BERNARD.

Plût au Ciel!... Je vais faire ma lettre, vous ne l'attendrez pas longtems. (*Elle ſort.*)

SCENE XV.

FRÉDÉRIC, *ſeul.*

QUEL contretems cruel! Soupçonnerait-elle mon rendez-vous? Je ne ſçais que penſer de cet ordre ſoudain. Faut il que M. Durand, dont j'attendais du ſecours, me nuiſe ſans le vouloir. Hélas! ce n'eſt pas ſa faute, & je ne puis m'en prendre qu'à ma mauvaiſe étoile.

SCENE XVI.

M. DURAND, FRÉDÉRIC.

DURAND.

MADAME Bernard s'éloigne, vous a-t-elle parlé de ma lettre?

FREDERIC.

Hélas! que trop. Dans l'inſtant où ma chère Laure m'accordait un entretien qui va décider du bonheur ou du malheur de ma vie entière, elle ordonne que je parte ſur le champ pour vous porter ſa réponſe.

DURAND.

Ce voyage dérange vos projets?

FREDERIC.

En pouvez-vous douter?

M. DURAND.

Eh bien, mon ami, votre voyage eſt fait; vous me remettrez ſa lettre ici. Madame Bernard vous ſert ſans le vouloir. Vous feindrez de partir; & vous ne partirez pas.

FREDERIC.

Vous avez raiſon: hé bien; cette réflexion.. je ne l'avais pas faite

DURAND.

Un amoureux ſe déconcerte d'un rien. Vous irez à votre rendez-vous: au hazard de me rendre importun, je trouverai un prétexte pour occuper Madame Bernard à l'heure indiquée.

FREDERIC.

C'eſt à midi.

DURAND.

Et je poſterai Dubois en ſentinelle, pour vous avertir en cas que quelque importun s'aviſât de venir vous troubler.

FREDERIC.

Vous me rendez la vie.

DURAND.

Il faudra que je réponde à mon tour.

FREDERIC.

Vous pourrez écrire dans ma chambre.

DURAND.

Et je m'y rendrai par cette porte ſecrète que vous m'avez indiquée tantôt.

FREDERIC.

En voilà la clef.

DURAND.

Je laiſſerai ma réponſe dans votre ſecrétaire.

FREDERIC.

Vous ſongez à tout.

DURAND.

Dans les aventures les plus épineuſes, avec un peu d'eſprit & de ſang-froid, on ſort ſouvent des embarras les plus grands. Madame Bernard va revenir, je me ſauve pour éviter les ſoupçons; il ne faut pas que l'on nous voye enſemble. (*Durand ſort*)

SCENE XVII.

FREDERIC, *ſeul.*

PAR quelle fatalité faut-il que madame Bernard ait conçu pour moi des ſentiments aux quels il m'eſt impoſſible de répondre. elle ſe tait en vain, tout la trahit, & j'ai trop lu dans ſon cœur. Les attentions, les ſoins, les prévenances que ſes bienfaits m'obligent d'avoir pour elle; tout peut lui faire croire que je la paye de retour. Son aveu n'attend que le mien, & je ne puis la détromper. Si ſon courroux ne retombait que ſur moi, je m'y expoſerais ſans crainte; mais ma chère

Laure en ſerait l'innocente victime. Une femme jalouſe, une femme qui ſe croit outragée ne pardonne point à ſa rivale.... La voici.... Que la feinte coûte à une ame honnête !

SCENE XVIII.

Madame BERNARD, FREDERIC.

Madame BERNARD.

FREDERIC, montez à cheval tout de ſuite ; mes ordres ſont donnés pour que vous ne perdiez pas un moment : voici ma lettre.

FREDERIC.

Je cours vous obéir.

Madame BERNARD.

Cependant, ſi cette commiſſion vous gênait, il ſerait poſſible de vous en débarraſſer.

FREDERIC.

Quand il s'agira de vous être utile, madame, mon zèle ſe fera un devoir de réclamer la préférence.

Madame BERNARD.

Ne craignez pas d'être mal reçu de M. Durand ; ma réponſe eſt honnête.

FREDERIC.

En pouvez-vous faire d'autre.

Madame BERNARD.

Je ne lui ôte pas tout-à-fait l'eſpérance.

FREDERIC.

C'eſt encore un grand bien, quand on eſt malheureux.

Madame BERNARD.

Je ne lui en donne pas beaucoup cependant ; il ne faut tromper perſonne.

FREDERIC.

Les circonſtances commandent quelque-fois... Mais je pars, madame, avez-vous encore quelque choſe à m'ordonner?

Madame BERNARD.

Revenez le plus vîte que vous pourrez. J'attends de la compagnie aujourd'hui & je ferai bien aiſe que vous m'aidiez à faire les honneurs de ma maiſon.

(*Fréderic ſort.*)

SCENE XIX.

Madame BERNARD, *ſeule.*

Au moment d'un rendez-vous, qu'on lui ſuppoſe peut-être, ce voyage ne l'afflige point; je ne ſais à qu'elle idée m'arrêter. Lorſque je lui ai parlé de l'eſpoir que je laiſſe à M. Durand, j'ai cru appercevoir dans ſes yeux une impreſſion de triſteſſe. Eprouverait-il de la jalouſie ? Ah ! S'il était jaloux, c'eſt qu'il aurait de l'amour. J'en juge par moi. Un ſeul mot que m'a dit Frontin m'a fait un mal affreux. Je ne puis vivre avec mes ſoupçons. Si j'ai une rivale, il faut que je la connaiſſe.... Mais on peut l'aimer ſans qu'il y réponde. Si j'étais ſure de ſon indifférence, ma raiſon, ma fierté triompheraient bientôt de toute ma faibleſſe.

SCENE XX.

LAURE, Madame BERNARD.

LAURE.

Un domeſtique, qui précède mon oncle, vient de m'annoncer qu'il va arriver ſous peu d'inſtants avec un de ſes amis.

Madame BERNARD.

J'en étois prévenue (*A part.*) à qui me confier?

LAURE.

Vous avez un air chagrin, ma bonne marraine; cette viſite vous afflige-t-elle ?

Madame BERNARD.

Tu as de l'amitié pour moi, ma chère Laure.

LAURE.

Vous n'en pouvez douter ſans me faire injure.

Madame BERNARD.

Tu as lu dans mon cœur : je ne t'ai point caché ce qui s'y paſſe. Eh bien apprends qu'aux tourmens d'un amour ſur lequel je ne m'aveugle point, que je n'ai avoué qu'à toi ſeule, ſe joignent encore les tourments de la jalouſie.

LAURE.

O ciel.

Madame BERNARD.

Frédéric aime ailleurs, ou du moins Frédéric eſt aimé : je hais ma rivale ſans la connaître. Il devait avoir un entretien avec elle ici à midi. J'ai rompu le rendez-vous : j'ai éloigné Frédéric pour quelques heures ; mais ce n'eſt point aſſez pour calmer mon inquiétude : il faut que je connaiſſe la femme qui l'emporte ſur moi, peut-être.

LAURE.

Pourquoi vous créer des chimères ?

Madame BERNARD.

Que j'envie ton heureuſe indifférence ! tu ne ſçais point ce que c'eſt que la jalouſie ; juſte ou injuſte, elle eſt également fatale tant que mes ſoupçons n'auront point un objet fixe, ils erreront également ſur tout ce qui m'entoure. Le croirais tu ? je t'ai ſoupçonnée toi-même.

LAURE.

Moi, madame ?

Madame BERNARD.

J'ai épié tes demarches ; j'ai cherché à interpréter tes diſcours, tes regards les plus indifférents. Je n'avais aucun motif pour te ſoupçonner, & je te redoutais. C'eſt à cette inquiétude, dont je rougis, que tu devras ton bonheur.

LAURE.

Mon bonheur.

Madame BERNARD

J'ai engagé M. Gervais ton oncle à ſeconder M. Léonard qui aſpirait à ta main.

LAURE.

Je vous ai de grandes obligations.

Madame BERNARD.

Cet hymen te rendra heureuſe. M. Léonard eſt très-

riche ; il t'aimera dès qu'il t'aura vue. Tu n'as point de paſſion dans le cœur, & il ne t'en coûtera rien pour cherir l'époux qu'on te deſtine. Si tu crois me devoir quelque reconnaiſſance, ou du moins ſi tu réponds à la tendre amitié que j'ai conçue pour toi, aide-moi à connaître enfin ma rivale.

LAURE.

Moi, madame? (*A part.*) à qui s'adreſſe-t-elle?

Madame BERNARD.

Tout me fait croire, que c'eſt une de nos jeunes voiſines. Inſtruite que pendant la chaleur du jour je reſte renfermée dans mon appartement elle a donné à Frédéric un rendez-vous en ce lieu; il n'y viendra pas lui, je ſuis tranquille, mais j'ignorerais quelle eſt celle que je dois craindre. Je ne puis me confier qu'à toi; je rougirais trop d'avouer ma faibleſſe à une autre. Reſte ici, j'éloignerai tout le monde; cachée derriere ces charmilles, tu pourras tout obſerver ſans crainte d'être vue.

LAURE.

Qu'exigez-vous de moi?

Madame BERNARD.

Prends pitié de mon trouble & de ma faibleſſe: fais-moi connaître la femme qui veut m'enlever le cœur de Frédéric, & il n'eſt rien que tu n'obtiennes de moi pour prix de ce ſervice. Je hâterai ton mariage avec M. Léonard; je leverai toutes les difficultés, s'il s'en préſente; enfin rien ne me coûtera pour te prouver ma reconnaiſſance. Hé bien! feras-tu ce que je te demande?

LAURE.

Oui, madame: je vous le promets. Je ſuis liée avec toutes les demoiſelles de ce Village; s'il en vient quelqu'une dans le deſſein de parler à M. Frédéric, je l'aborderai; je ſçaurai lui arracher ſon ſecret, & je me ferai un plaiſir d'embraſſer votre vengeance, pour lui ôter l'eſpoir de le poſſéder jamais.

Madame BERNARD.

Mon cœur avait beſoin d'une amie telle que toi..... Ah! voici quelqu'un...C'eſt ton oncle & ton prétendu, ſans doute.

SCENE XXI.

LAURE, Madame BERNARD, LÉONARD, GERVAIS.

GERVAIS.

BON-JOUR, ma chère Madame Bernard. Nous ſerions arrivés une bonne heure plutôt, ſi la lenteur de nos chevaux n'eût pas contrarié notre impatience. Bon-jour, ma nièce.

LÉONARD.

J'ai querellé les poſtillons tout le long de la route; je les ai menacés de les battre; mais ces marauds-là n'en faiſaient qu'à leur tête.

Madame BERNARD.

Cet empreſſement d'arriver eſt d'un bon augure.

LÉONARD.

C'eſt ſans doute ma future que j'ai l'honneur de ſaluer?

Madame BERNARD.

C'eſt elle-même.

LÉONARD.

Elle a de la figure, de la taille, un air modeſte; ſi elle joint à tout cela un eſprit d'ordre, d'économie, de la douceur ſur-tout, c'eſt le point eſſentiel, notre mariage ſera bientôt terminé.... Dites donc, papa, eſt-ce que votre nièce eſt muette?

GERVAIS.

Elle eſt un peu timide.

LÉONARD.

Quand elle ne ſerait pas babillarde, ce n'eſt pas un défaut.

GERVAIS.

Il eſt plaiſant M. Léonard.

LAURE, *à part.*

Il eſt mauſſade.

LÉONARD.

Je dis tout ce que je penſe d'abord. On dit que je ſuis bruſque, moi je dis que je ſuis franc. M. Gervais me trouve l'autre jour dans une maiſon; la converſation

tombe ſur le mariage. Eſt-ce que vous avez envie de reſter toujours garçon, me dit-il; non pas lui répondis-je; ſi je trouvais une jeune perſonne bien née, jolie, douce, bienfaite, cela pourrait peut être me déterminer. ma foi, me dit-il, j'ai une nièce qui reſſemble mot pour mot au portrait que vous venez de faire. Il faudra que je voye ça, lui repartis-je. Nous nous muniſſons du conſentement de votre mère, nous prenons une chaiſe de poſte nous arrivons: je vous vois, & je ſuis très-content de vous, Mademoiſelle.

LAURE.

Vous êtes bien bon, Monſieur.

LÉONARD.

Diable! elle a la voix douce. M'aimerez-vous un peu; Mademoiſelle?

LAURE.

Nous ne nous connaiſſons pas encore,

LÉONARD.

Elle a l'eſprit juſte: elle répond *ad rem*. Je ſuis très-content, M. Gervais, mais très content de votre nièce. Je ſais, Mademoiſelle, que la bienſéance défend à votre ſexe de dire ſa façon de penſer auſſi librement que le nôtre. J'uſe du privilège que me donne le mien, je vous déclare donc que vous me plaiſez infiniment; ainſi notre mariage ſera bientôt conclu. J'avais bataillé en route ſur les articles du contrat, mais je vous ai vue, & j'en paſſerai par-tout ce qu'on voudra.

Madame BERNARD.

Si l'intérêt eût pu faire un obſtacle, j'aime trop ma filleule pour ne pas applanir toutes les difficultés.

LAURE, *à part.*

Quelle eſt obligeante!

LÉONARD.

Libre à vous de faire pour elle tout ce que votre généroſité vous dictera: je ne gêne perſonne. Mais, nous parlerons de tout cela tantôt: j'ai beſoin de me rafraîchir, paſſons à la ſalle à manger. Mon oncle ſûr ne dira pas non, je le gage.

GERVAIS.

Ma foi, quand on voyage à la chaleur....

LÉONARD.

On a ſoif, n'eſt-ce pas?

Madame BERNARD.

Venez, Meſſieurs.

LÉONARD.

Acceptez ma main, la belle enfant.

Madame BERNARD.

Elle a quelques ordres à donner ici-près.

LÉONARD.

Détails de ménage.

Madame BERNARD.

Vous avez deviné.

LÉONARD.

Bien, très-bien; j'aime mieux les femmes qui s'occupent des affaires domeſtiques, que celles qui paſſent leurs temps à lire des romans, ou à rêver à leur parure. Mais ne tardez-pas à nous joindre; je ne dînerais pas de bon appetit, ſi je ne vous voyais pas aſſiſe à mon côté. *Madame Bernard, Gervais & Léonard ſortent.*

SCENE XXII.

LAURE, *ſeule.*

QUE je ſuis malheureuſe! la ſeule perſonne de qui je pouvais attendre du ſecours ſe déclare mon ennemie & me perſécute, & mon malheur eſt tel que je ne puis pas même lui en faire des reproches. Madame Bernard ſçait que Frédéric à un rendez-vous ici. D'où peut-elle le ſçavoir? mais on l'a donc bien mal inſtruite, puiſque c'eſt à moi quelle ſe confie; & ſi elle n'avait pas éloigné Frédéric, je ſoupçonnerais quelle cherche à me convaincre de ce quelle appellerait une trahiſon, lorſque c'eſt-elle qui prétend m'enlever mon amant. Que fais-je ici? Frédéric ne viendra pas, ſans-doute. Je ſuis ſeule avec ma douleur.... Que vois-je? c'eſt lui.

SCENE XXIII.

LAURE, FREDERIC.

FREDERIC, *en bottes.*

D'APRÈS l'ordre inattendu que j'avais reçu de Madame Bernard, je déſeſperais de vous trouver ici : je tremblais qu'elle n'eût découvert le myſtère de nos amours.

LAURE.

Frédéric éloignez-vous ; on nous obſerve ſans doute.

FREDERIC.

Un ami veille pour nous.

LAURE.

Que penſer ? c'eſt Madame Bernard elle-même qui, inſtruite que vous avez un rendez-vous, m'a priée de reſter ici pour tâcher de découvrir quelle eſt ſa rivale.

FREDERIC.

Je ſuis dans un étonnement....

LAURE.

Vous aurez commis quelque indiſcrétion ; mais qu'importe que l'on ſache ou que l'on ignore que nous nous aimons, ſi cette ignorance ou cette certitude ne changerien à notre ſort.

FREDERIC.

Que dites-vous ?

LAURE.

M. Léonard eſt arrivé avec mon oncle : je vous aime, jugez ſi je dois le haïr : Voici une lettre de ma couſine qui m'annonce mon malheur, qui m'inſtruit des maux que j'aurais à ſouffrir avec cet homme. (*Frédéric ouvre la lettre*) vous lirez cette lettre quand vous ſerez ſeul. Ils ſe ſont munis du conſentement de ma mère : c'eſt Madame Bernard qui conduit tout.

FREDERIC.

Et vous conſentirez à cet hymen affreux ?

LAURE.

Que voulez-vous que je faſſe ?

FREDERIC.

FREDERIC.

Votre mère vous aime ; il faut la prévenir.

LAURE.

M'en donne-t-on le temps ? ma mère eſt loin de moi.

FREDERIC.

Hé bien, ayez le courage qui convient à l'innocence opprimée : fuyez l'eſclavage où l'on veut vous réduire.

LAURE.

Que me propoſez-vous ?

FREDERIC.

Eſt-ce un crime de ſe ſouſtraire à la tyrannie ? L'autorité des parents a ſes bornes légitimes, dès qu'ils les paſſent cette autorité devient nulle ; on perd un pouvoir dont on abuſe. D'ailleurs, vous ne dépendez que de votre mère, c'eſt dans ſon ſein que vous devez aller vous jetter, c'eſt dans ſes bras que je veux vous conduire.

LAURE.

Moi ! fuir avec vous ?

FREDERIC.

Hé bien ! ſoumettez-vous au ſort qui vous attend : ſoyez témoin de tout mon déſeſpoir.

LAURE.

Et vous auſſi, Frédéric, vous déchirez le cœur de votre amante !

FREDERIC.

Que réſolvez-vous ?

LAURE.

Je parlerai à mon oncle, j'obtiendrai au-moins un délai ; mais ſur-tout ; redoutons les regards d'une femme jalouſe. Si Madame Bernard....

SCENE XXIV.

LAURE, FREDERIC, DUBOIS.

DUBOIS, *arrive en courant & ne fait que traverſer le Théâtre pour ſortir par la grille.*

SAUVEZ-VOUS, M. Frédéric ſauvez-vous ; on marche ſur mes pas.

FREDERIC.

Ah! ciel! *Il ſort.*

SCENE XXV.

LAURE, *ſeule.*

JE tremble comme ſi j'avais commis une faute, & cependant je ne ſuis pas coupable.

SCENE XXVI.

LÉONARD, LAURE.

LÉONARD.

COMMENT diable? encore à la même place!

LAURE.

Je revenais.

LÉONARD.

Je m'ennuyais de l'autre côté; vous n'y étiez pas. Madame Bernard a quitté le ſalon pour quelques ordres qu'elle avait à donner; à peine a-t-elle eu tourné le dos, que je me ſuis éclipſé comme un trait pour courir après vous. Vous devez me ſçavoir gré de mon empreſſement.

LAURE.

C'eſt prendre trop de peine.

LÉONARD.

Rentrons enſemble, donnez-moi votre main, oh! comme elle tremble, cette jolie petite main! Symptôme d'amour, je m'y connais. Je ſçavais bien que vous m'aimeriez; mais je n'eſperais pourtant pas que cela vînt ſi vîte.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Thèâtre repréſente un ſalon.

SCENE PREMIERE.

FREDERIC, FRONTIN.

FREDERIC.

On n'eſt point encore ſorti de table. Madame Bernard ne pourra que ſe louer de ma diligence.

FRONTIN.

Ah! mon dieu! mon dieu!

FREDERIC.

Qu'as-tu donc à te plaindre?

FRONTIN.

Je ne me plains de rien; mais dût-on tripler, centupler mes gages, je ne puis pas reſter à votre ſervice.

FREDERIC.

Quelle eſt la raiſon de cette boutade?

FRONTIN.

Je deviendrais fou, ſi je ne vous quittais pas. Quel diable de commerce eſt le vôtre? Qui peut entendre la moindre choſe à vos diſcours & à vos actions. Tour-à-tour vous vous affligez, ou vous vous réjouiſſez. Pour me conformer à vos ſentiments je ne ſçais jamais ſi je dois pleurer ou rire. On me commande de ſeller deux chevaux, nous devons faire un voyage, & nous n'en faiſons point; nous montons à cheval cependant; nous voici l'un & l'autre en ſelle: que faiſons nous? un temps de galop ſur la grande route; nous enfilons un chemin de traverſe, nous deſcendons à une petite auberge à l'autre extrémité du village, vous m'ordonnez de vous y attendre, j'y croque le marmot trois mortelles heu-

res, nous revenons joyeux, nous retournons par la même route que nous avions déja priſe, & vous prétendez me perſuader que vous avez fait la commiſſion de Madame Bernard. Que Diable, monſieur, mettez moi donc au fait. D'où vous viennent les lettres que vous apportez? Quelle manigance eſt ce-là? je me creuſe l'imagination & je crève à la fin de dépit de voir que je ne devine rien, & que vous ne me communiquez rien de toutes vos intrigues.

FREDERIC.

Ce ſont des myſtères que tu n'es pas encore digne de ſçavoir.

FRONTIN.

Eh! pourquoi, monſieur? je ſuis un garçon d'honneur; un bon maître ne doit pas avoir de ſecret pour un ſerviteur auſſi loyal que moi. Dites-moi ſeulement comment vous avez pu avoir cette réponſe à la lettre dont vous étiez chargé?

FREDERIC

Tu es trop curieux, mon ami; des ſecrets de cette importance ne ſe confient qu'à ceux qui ne les demandent pas.

FRONTIN.

Vous êtes donc un peu ſorcier. Cette lettre de tantôt qui vous a alternativement fait tant de peine & tant de plaiſir, vous eſt venue auſſi comme par magie.

FREDERIC.

Cela ſe peut.

FRONTIN.

Ah! c'eſt ſûr; car je ne vous ai pas quitté de la journée.

FREDERIC.

Ecoute Frontin, je te promets de n'avoir rien de caché pour toi.

FRONTIN.

Dites-moi tout, je meurs d'impatience d'être inſtruit.

FREDERIC.

Cette impatience m'empêche de te ſatisfaire ſur le champ; mais ſi tu te comportes bien, ſi tu te tais ſur ce

que tu ſçais déja, je t'apprendrai des choſes ſurprenantes.

FRONTIN.

Cela ſera-t-il bientôt?

FREDERIC.

Dans trois jours. Mais il faut que pendant cette intervalle tu t'abſtiennes de me faire la moindre queſtion & de parler de moi ni en bien ni en mal à tous ceux qui pourraient t'interroger. Chut! Voici madame Bernard.

FRONTIN, *à part.*

Oh! je ne ſçaurai rien, car jamais je ne pourrai tenir ma langue trois jours entiers.

SCENE II.

LAURE, Madame BERNARD, FREDERIC, FRONTIN.

Madame BERNARD.

QUOI Frédéric, vous êtes ſi tôt de retour?

FREDERIC.

Ma diligence, madame, eſt la preuve de mon zéle à vous obéir.

FRONTIN.

Il n'y a qu'un quart de lieue d'ici chez M. Durand.

FREDERIC, *à part.*

Oh! le traître!

Madame BERNARD.

Que dis-tu?

FRONTIN.

Je dis, Madame, comme mon maître, que quand on fait les choſes de bon cœur, on les fait toujours avec célérité. Nous avons brûlé la route.

Madame BERNARD.

Vous me rapportez une lettre de M. Durand?

FREDERIC.

Qu'il m'a remiſe lui même. La voici, Madame.

FRONTIN, *à part.*

Jamais je ne vis mentir avec tant d'effronterie.

Madame BERNARD, *lit la lettre.*

Je reconnais ſon écriture.... Je ſuis vengée, le rendez-vous n'a pas eu lieu.

FRONTIN, *à part.*

Tout cela me paſſe.

FREDERIC, *à part.*

Comment remettre celle-ci à Laure. Un peu de hardieſſe. Elle eſt incluſe dans celle de ſa couſine.

LAURE, *à part.*

Quelle contrainte! Je n'oſe pas même le regarder.

FREDERIC.

Ah! j'oubliais.... Une dame qui m'a entendu nommer & qui a ſu que je venais ici, m'a chargé de rendre cette lettre à Mlle Laure. Permettez que je m'acquitte de ma commiſſion.

Madame BERNARD.

De qui eſt cette lettre?

LAURE.

De ma couſine. Permettez que je la liſe.... *A part.* Quelle imprudence!

FRONTIN, *à part.*

C'eſt un terrible homme pour les lettres.

Madame BERNARD.

M. Durand m'ennuie avec ſon amour. Il ne m'a jamais vue & il me fait des compliments ſur ma beauté. Je crois que les deux cent mille écus le touchent plus que ma perſonne.

LAURE, *à part.*

Je rougis juſqu'aux yeux.

FREDERIC.

Gardez-vous, madame, de lui prêter des ſentiments auſſi bas. Il m'a parlé de vous dans les termes les plus paſſionnés.

FRONTIN, *à part.*

Il lui a parlé.... En voilà bien d'un autre.

LAURE.

Ma couſine me demande une réponſe, je cours pour la faire. (*Elle ſort.*)

SCENE III.

Madame BERNARD, FREDERIC, FRONTIN.

Madame BERNARD.

QUELLE étourdie ! Elle s'en va faire une réponſe & croit-elle que j'aie ici un courrier à ſa diſpoſition.

FRONTIN.

Avec nous il n'y a qu'à parler. Ces voyages ne nous coûtent pas la plus petite peine.

Madame BERNARD.

Frédéric, je n'abuſerai pas de votre complaiſance. Allez vous repoſer quelques inſtants ; vous devez être las.

FREDERIC.

Madame il n'eſt pas néceſſaire. Lorſqu'on a le bonheur d'éxécuter vos ordres, la fatigue diſparait, il ne reſte que le plaiſir de vous avoir été utile.

Madame BERNARD, *à part.*

Pourquoi n'oſé-je lui parler.... Allez, mon cher Frédéric, vous reviendrez dès que vous ſerez remis. Portez-moi les papiers qui concernent ce malheureux procès. J'ai beſoin de vos conſeils

FREDERIC.

Je me rendrai inceſſament à vos ordres.

Madame BERNARD.

A mes ordres, pourquoi toujours employer ce mot, l'amitié ne donne point d'ordre, elle prie.

FREDERIC.

Vous jugerez par mon ardeur à veiller à vos intérêts, que je ne ſuis pas indigne de vos bontés qui m'honorent & qu'une obéiſſance entière & un dévouement reſpectueux ſeront toujours la règle de ma conduite envers vous.

SCENE IV.

Madame BERNARD,

TOUJOURS ſon reſpect, il ne m'entend point; ou il feint de ne me pas entendre. Le pauvre garçon n'oſe peut-être élever ſes vues juſqu'à moi; la différence de nos fortunes, de nos âges.... De nos âges, la diſtance n'eſt pas ſi grande, trois où quatre ans.... Mais s'il aime ailleurs? que la jalouſie eſt un tourment cruel! Quoique j'ignore qu'elle eſt ma rivale, j'éprouve une ſecrette joie d'avoir fait manquer leur rendez-vous. Oh! ſi je pouvais enfin connaître celle qui poſſède ſon cœur, il n'eſt point de ſacrifice que je ne fuſſe capable de faire pour l'éloigner. C'eſt peut-être la fille de quelque petit bourgeois de ce village. Eh bien je lui trouverais un parti avantageux, j'enrichirais l'époux, alors je me déclarerais, alors rien ne me coûterait; oh rien, pour me faire aimer de Frédéric.

SCÉNE V.

Madame BERNARD, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

MON maître eſt à feuilleter des paperaſſes & moi je viens ici jaſer un peu avec madame Bernard. Elle me dit tout au moins celle-là, c'eſt un plaiſir, encore vit-on.

Madame BERNARD.

Ah! te voilà Frontin.

FRONTIN.

J'épiais l'inſtant de vous trouver ſeule.

Madame BERNARD.

As-tu quelque choſe à m'appiendre?

FRONTIN.

Oui & non.

Madame BERNARD.

Que ſignifie cela?

FRONTIN.

Cela ſignifie, que je ſais certaines choſes & que j'en ignore d'autres qui me tiennent en cervelle.

Madame BERNARD.

Hé bien, dis-moi d'abord ce que tu ſais, je t'aiderai à deviner le reſte.

FRONTIN.

Vous ſerez diſcrete?

Madame BERNARD, *lui donnant trois ou quatre louis.*

Ne crains rien. D'abord prens ceci.

FRONTIN.

Ah! madame vous avez des manieres ſi engageantes qu'il n'y a pas moyen de vous rien refuſer.

Madame BERNARD.

Dis-moi; Frédéric était-il bien triſte pendant le petit voyage que vous avez fait enſemble?

FRONTIN.

Quel voyage?

Madame BERNARD.

Tu n'as donc pas été avec lui chez M. Durand?

FRONTIN.

Nous n'y avons été ni l'un ni l'autre.

Madame BERNARD.

Il vient de me rapporter une réponſe à la lettre que j'avais écrite & cette lettre eſt entièrement de la main de M. Durand.

FRONTIN.

Voilà ce qui me déſoriente! ce qu'il y a de certain c'eſt que nous ſommes partis enſemble, qu'après un quart-d'heure de route nous ſommes revenus ſur nos pas.

SCENE VI.

LAURE, *au fond*, Madame BERNARD. FRONTIN.

LAURE, *à part.*

QUE dit-il?

Madame BERNARD.

Serait-il poſſible!

FRONTIN.

C'eſt une vérité, la plus grande de toutes les vérités; il m'a laiſſé trois heures dans une petite auberge avec ordre de l'attendre & quand il eſt revenu il avait un air.... Un de ces airs de ſatisfaction & de triſteſſe tout enſemble qui voulait dire bien des choſes....

Madame BERNARD.

Tu mens avec une audace....

FRONTIN.

Par S. Jean-Baptiſte (c'eſt mon Patron) je vous jure que je ne vous ai pas impoſé d'un mot. Et je mettrais ma main au feu, que pendant le tems qu'il ma laiſſé ſeul, il eſt allé trouver la perſonne qu'il aime & qu'ils ſe ſont bien réjouis enſemble des bons tours qu'ils vous font.

Madame BERNARD.

Mais cette lettre de M. Durand?

FRONTIN.

C'eſt là le *hîc*, mais puiſqu'il a un démon familier qui lui porte des billets d'amour, il peut en avoir un à ſon ſervice qui aille & qui vienne pour faire toutes ſes commiſſions. Ecoutez, madame, j'ai lu des hiſtoires dans les mille & une nuits, plus ſurprenantes encore. Je vas vous en conter une. Il y avait une fois....

Madame BERNARD.

Tais-toi.

FRONTIN.

C'eſt dommage car l'hiſtoire eſt fort belle.... Chut! Voilà quelqu'un.

Madame BERNARD.

C'eſt Laure, va-t-en.

FRONTIN, *à part.*

Quel ſouci lui donne l'amour de mon maître. Elle n'en ſerait pas là ſi c'était à moi qu'elle ſe fût adreſſée.

Frontin ſort.

SCENE VII.

Madame BERNARD, LAURE.

Madame BERNARD.

QUEL ſupplice? Hé bien, Laure, ſoupçonnerais-tu ce que je vais t'apprendre?

LAURE.

J'ai tout entendu, madame, & je ne me ſuis pas avancée d'abord pour ne point empêcher ce garçon de vous faire ſes confidences.

Madame BERNARD.

Que penſes-tu de ce qu'il m'a dit?

LAURE.

Je penſe que ce frontin fait des contes en l'air pour gagner l'argent que vous lui donnez, ſans doute, pour épier ſon maître.

Madame BERNARD.

Il met un air de vérité à ſes récits.

LAURE.

Ils vous ſemblent tels par ce que vous êtes prévenue & que la jalouſie ſe crée des monſtres de tout. Suppoſez qu'il vous eût porté une fauſſe lettre de M. Durand, quel intérêt aurait-il de m'en remettre une de ma couſine.

Madame BERNARD.

Cette lettre eſt-elle bien de ta couſine?

LAURE.

Voyez madame.

Madame BERNARD.

Il aura envoyé quelqu'un à ſa place & voilà ce que Frontin ignore.

LAURE.

Cela ſerait poſſible.

Madame BERNARD.

Tu n'as vu paraître aucune femme au jardin pendant le tems que tu y as reſté?

LAURE.

Faut-il vous le répéter encore!

Madame BERNARD.

Je ne puis vivre dans cet incertitude. Si Frédéric ſavait que je l'aime, peut-être me préférerait-il à ma rivale?... Il faut qu'il connaiſſe enfin mes ſentiments. Je vais lui écrire... Je vais.... Je ſuis dans un trouble inconcevable.

LAURE.

Madame.

Madame BERNARD.

Laiſſe-moi, je connais tout le ridicule de ma paſſion. Les conſeils ſont inutiles & j'ai beſoin de me recueillir quelques inſtants: heureuſe ſi la raiſon pouvait triompher de l'amour! *Elle ſort.*

SCENE VIII.

LAURE, *ſeule.*

LE même objet cauſe nos peines & je ſuis plus malheureuſe qu'elle encore. On veut m'ôter à celui que j'aime, pour me forçer d'épouſer celui que je hais. Ah! ma mère avez vous pû donner les mains à cet hymen cruel? Eh! que me fait la fortune de M. Léonard. Je vais parler à mon oncle, j'eſpère obtenir un délai, j'aurai le tems de prévenir ma mère. O mon cher Frédéric! nos cœurs ſi bien faits l'un pour l'autre, ſeraient ils déſunis pour un vil intérêt? Tout ſemble ligué contre nous. Il faut que je l'avertiſſe d'être en garde contre frontin qui le trahit. Comment l'avertir? Il eſt important qu'il ſe cache de lui. Il me donne dans le billet qu'il m'a remis en préſence de Madame Bernard un moyen de lui parler devant tout le monde. Reliſons cet endroit de ſon billet pour uſer avec adreſſe du ſtratagème qu'il m'indique. *Toutes les fois que vous voudrez me parler, vous tiendrez votre éventail par les deux extrémités; j'aurai les yeux ouverts ſur vos moindres mouvements, ce ſignal me rendra attentif, les mots que vous direz alors ſeront pour moi. A quelque intervalle que ces mots ſoient placés les uns des autres, je ſçaurai les recueillir.*

Ce moyen eſt bien imaginé, mais la difficulté eſt de pouvoir s'en ſervir avec adreſſe.... Liſons encore ce paſſage de ſon billet afin ce bien concevoir ce qu'il me dit & pour ne point faire des bévues.

SCENE IX.

LAURE, LÉONARD.

LÉONARD, *à part.*

MADEMOISELLE Laure lit une lettre avec un air d'intérêt marqué.... Au moment d'être ma femme,... Cela me parait ſuſpect, eſt ce que ma future aurait quelque intrigue, je ne dois point ſouffrir cela, oh! ſi je pouvais lire ſans être apperçu d'elle.

LAURE.

Qui eſt là?

LÉONARD.

C'eſt moi, mademoiſelle.

LAURE.

O ciel!

LÉONARD.

Qui peut vous troubler ainſi?

LAURE.

Où voyez vous que je me trouble?

LÉONARD.

Il ne faut pas être bien fin pour s'en appercevoir.

LAURE.

De quel droit me faites-vous une pareille queſtion?

LÉONARD.

Vous voudriez me faire une querelle pour me faire prendre le change; mais je ne ſuis pas facile à tromper, je vous en avertis. j'ai très bien vu que vous avez caché une lettre quand vous m'avez apperçu.

LAURE.

Que vous importe? dois-je vous confier mes ſecrets?

LÉONARD.

Aux termes où nous en ſommes, vous ne devez point en avoir pour moi.

LAURE.

Vous n'êtes point mon mari encore.

LÉONARD.

Il s'en faut de ſi peu, que j'ai quelque droit d'être inſtruit de ce qui vous regarde.

LAURE.

Quel ton prenez-vous?

LÉONARD.

C'eſt que je vous aime, mademoiſelle.

LAURE.

Vous avez une jolie maniere de le prouver.

LÉONARD.

Je ſuis jaloux de mon naturel, & ſur-tout curieux; montrez-moi cette lettre, je vous en prie.

LAURE.

Il ne me plaît pas, à moi. Monſieur, laiſſez-moi ſortir.

LÉONARD.

Vous ne ſortirez pas.

LAURE.

Monſieur!..

LÉONARD.

Mademoiſelle, juſqu'à préſent je vous ai priée le plus honnêtement du monde d'avoir un peu de complaiſance pour moi; mais ſi vous continuez à prendre de l'humeur mal-à-propos, j'en prendrai à mon tour.

LAURE.

Oh!. c'en eſt trop.

LÉONARD, *la retenant.*

Vous ne ſortirez pas: c'eſt entendu.

SCENE X.

LAURE, Madame BERNARD, LÉONARD, GERVAIS, FRÉDÉRIC, FRONTIN.

Madame BERNARD.

QUE veut dire cela?

LÉONARD.

Je cauſais avec mademoiſelle.

GERVAIS.

Vous avez le verbe haut M. Léonard. J'aurais parié que vous étiez en querelle.

LAURE.

Vous auriez gagné.

GERVAIS.

Nous vous avons entendu de la salle voisine où nous étions tous, & nous sommes accourus. Ah ça, de quoi s'agit-il?

LÉONARD.

Je voulais excuser mademoiselle; mais puisqu'elle convient que nous nous disputions, il faut bien que j'en convienne aussi, je suis fâché de le dire devant tout le monde: mais c'est elle qui a tort.

LAURE.

J'ai tort? Vous êtes poli, monsieur.

LÉONARD.

Ma foi, je dis la vérité. Ecoutez vous autres & jugez-nous; j'ai trouvé mademoiselle qui lisait un billet en cachette, dès que j'ai paru, elle l'a mis dans sa poche en rougissant. Je demande à le voir, elle refuse, j'insiste, elle se fâche & je me fâche aussi. Voilà toute l'histoire.

LAURE.

Si au lieu de vous emporter comme vous avez fait vous m'eussiez prié de vous montrer cette lettre qui vous cause tant d'ombrage, je me serais empressée de vous la faire voir; la voici: elle est de ma cousine, madame Bernard en connaît l'écriture.

Madame BERNARD.

Vous avez tort M. Léonard, cette lettre est de sa cousine; elle l'a reçue en ma présence.

LÉONARD.

J'ai tort?

Madame BERNARD

Il ne faut pas être jaloux sur de vaines apparences.

GERVAIS.

Les femmes se vengent, mon ami, quand on les soupçonne sans motif.

LAURE.

Réfléchiſſez à ce que je vais vous dire.

FREDERIC.

A-t-elle quelque choſe à m'apprendre ?

LAURE.

Je n'enviſage dans l'hymen que l'union de deux cœurs qui ſont faits l'un pour l'autre, je veux que mon époux ait en moi une confiance entiere, la mienne ſera ſans bornes : il n'aurait point ma main s'il ne régnait pas déjà ſur mon cœur.

GERVAIS.

C'eſt un aveu, mon ami, vous lui plaiſez.

LAURE.

Je veux qu'il éloigne les ſoupçons. Ah ! que le ſort d'une femme eſt à plaindre lorſque ſon époux s'abandonne à la jalouſie.

FREDERIC.

Soyons attentif, elle a pris l'éventail.

LAURE, *dit ce qui eſt en italique en tenant ſon éventail des deux mains par l'extrémité.*

Vous avez auprès de vous un homme qui obſerve toutes vos actions. Attaché à vos pas, il rend compte de vos moindres diſcours, il faut ſans ceſſe vous defier de lui. Voilà cependant quel ſerait mon ſort ſi je vous épouſais.

GERVAIS.

Elle a raiſon.

LAURE.

Madame Bernard ſçait tout.

Madame BERNARD.

Je ne ſais rien.

LAURE.

Vous ſavez madame ſi les ſoupçons de M. Léonard ont quelque fondement.

GERVAIS.

Il ne faut plus ſonger à cet enfantillage ; Ah ça, M. Léonard, demandez-lui pardon.

LÉONARD.

Puiſque vous êtes tous contre moi, je conviens de ma

ma faute, mais à condition que quand une fois elle ſera ma femme, elle ne recevra plus de lettre de qui que ce ſoit.

LAURE.

Quand je ſerai votre femme vos volontés ſeront les miennes. *Réfléchiſſez cependant à ce que je vous ai dit; ne commettez pas d'imprudence, notre bonheur en dépend.*

FREDERIC, *à part.*

Frontin m'a trahi. *Elle ſort.*

SCENE XI.

Madame BERNARD, LÉONARD, GERVAIS, FREDERIC, FRONTIN.

GERVAIS, *à Léonard.*

SUIS-LA donc, nigaud; elle eſt un peu piquée, il faut faire la paix avec elle.

LÉONARD.

Ma foi, je ne ſais pas dire des douceurs.

GERVAIS.

Ecoute, je vais être ton interprête; mais au-moins ne vas pas gâter ce que je vais faire pour toi; ayes l'eſprit de te taire. Allons madame Bernard, allons raccommoder ces deux tourtereaux.

Madame Bernard, Léonard & Gervais ſortent.

SCENE XII.

FREDERIC, FRONTIN.

FREDERIC, *à part.*

IL faut que je lui arrache l'aveu de ſa perfidie & que je tire parti de ſa crédulité pour lui perſuader que je ſuis inſtruit de ſa trahiſon par des moyens ſurnaturels.

FRONTIN, *à part.*

Je crains toujours que madame Bernard ne me brouille avec mon maître. J'ai mal fait de lui dire ce que je

lui ai dit. Il n'en ſçait rien encore; il n'a pas parlé à madame Bernard; mais je crains que la bonne femme ne ſoit auſſi babillarde que moi : alors gare mon dos.

FREDERIC, *à part.*

J'y ſuis.... Hé bien, Frontin, as-tu été diſcret?

FRONTIN.

Certainement, Monſieur.... *A part.* Il ne ſçait rien, il a l'air riant.

FREDERIC.

Tu n'as rien dit à madame Bernard de notre voyage.

FRONTIN.

Ah! monſieur, pour qui me prenez-vous?

FREDERIC.

Tant-mieux... Je vais interroger quelqu'un qui va me rendre compte de ta conduite.

FRONTIN.

Interrogez, monſieur, faites venir qui vous voudrez.

FREDERIC, *ſortant un portrait.*

Voilà qui va m'inſtruire.

FRONTIN, *à part.*

Il me prend pour un enfant. *Haut.* Eh que vous dira ce portrait.

FREDERIC.

Ah! ſcélérat! madame Bernard ſçait tout.

FRONTIN.

Ah! mon dieu!

FREDERIC.

Tu lui as tout raconté.

FRONTIN.

Monſieur, je vous jure.

FREDERIC.

Ne cherche pas à le nier; tu mourras de ma main.

FRONTIN, *à genoux.*

Pardonnez à un malheureux ſerviteur.

FREDERIC.

Après tous les ſerments que tu m'avais fait.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas ma faute, en vérité.

FREDERIC.

Ce n'eſt pas ta faute.

FRONTIN.

On ne ſe fait pas ſoi-même. Je ſuis bavard, j'en conviens; c'eſt un défaut de famille.

FREDERIC.

C'eſt ce défaut que je vais punir.

FRONTIN, *tombant ſur ſes mains.*

Je ſuis mort.

SCENE XIII.

FRÉDÉRIC, DURAND, FRONTIN

DURAND.

QUE faites vous, mon ami?

FREDERIC.

Je veux tuer cet infâme.

DURAND.

Arrêtez.

FREDERIC.

Laiſſe-moi.

FRONTIN.

Ne le lâchez pas, monſieur.

DURAND.

De la prudence.... Sauve-toi.

FRONTIN.

Ah! je ne demande pas mieux; mais prenez garde à lui, monſieur, c'eſt un ſorcier; il a un commerce ſecret avec le diable. *Frontin ſort.*

SCENE XIV.

FREDERIC, DURAND.

DURAND.

A quoi penſez-vous donc de vous emporter ainſi contre ce valet?

FREDERIC.

Ce miſérable a tout raconté à madame Bernard.

DURAND.

Qui ne vous en a fait encore aucun reproche.

FREDERIC.

Non.

DURAND.

Puiſqu'elle garde le ſilence, ne la forcez pas, par vos étourderies, à ſe déclarer. Vous ruinez vos affaires & les miennes. Si une fois elle s'avoue amoureuſe de vous, elle m'interdit alors tout accès auprès d'elle, & décemment je ſuis forcé de me retirer.

FREDERIC.

Laure ne m'a pas écrit ! Demain c'eſt le jour funeſte, M. Gervais l'a décidé & déjà tous les préparatifs ſe font.

DURAND.

Nous avons encore douze heures devant nous. Eludez une explication avec madame Bernard.

FREDERIC.

J'entends quelqu'un ; ſi c'était elle.

DURAND.

Laiſſez-moi profiter de l'occaſion pour l'entretenir ; je n'ai pu encore jouir de cet avantage.

FREDERIC.

Je vous cède la place avec bien du plaiſir.

Frédéric ſort.

SCENE XV.

DURAND, *ſeul.*

CETTE madame Bernard s'eſt mis un amour en tête qui me contrarie ainſi que Frédéric. Ce qu'il y a de fâcheux pour moi dans cette avanture, c'eſt que je crois que je ſuis réellement pris. Que diable ! j'avais bien affaire de devenir amoureux à mon âge.

SCENE XVI.

DURAND, Madame BERNARD.

Madame BERNARD.

AH! c'eſt vous, Monſieur?

DURAND.

Oui, madame, & enchanté de cette rencontre. J'ai mille choſes à vous dire.

Madame BERNARD.

A moi, Monſieur? & ſur quoi?

DURAND.

Il ſuffit de vous voir, madame pour que le cœur les dicte.

Madame BERNARD.

Vous êtes galant.

DURAND.

Il eſt difficile de ne pas l'être auprès de vous.

Madame BERNARD.

Ce ſont des propos d'uſage que tous les hommes ſe permettent.

DURAND.

Ah! madame, je parle comme je ſens; c'eſt que que vous avez une grace, que je ne trouve à aucune femme; & ſi vous ne vous armiez point d'une fierté qui m'en impoſe, on oſerait vous dire ce qu'on éprouve, & que le reſpect oblige à taire.

Madame BERNARD.

Le reſpect! mais j'ai donc un air bien reſpectable? Tout le monde me tient le même langage! Quelque flateur que puiſſe-être ce ſentiment, je vous avoue que ce n'eſt pas celui que je ſerais le plus jalouſe d'inſpirer.

DURAND.

Vous les inſpirez tous, Madame. Peut-on vous voir ſans vous aimer? Vous aimer! ce mot rend encore bien faiblement ce qu'on éprouve en votre préſence.

Madame BERNARD.

Vous m'étonnez, Monſieur. J'oſe croire que vous ne

me parlez pas pour votre compte.

DURAND, *à part.*

Je me trahis!... *Haut.* Envoyé par M. Durand, je ſuis ſon interprête.

Madame BERNARD.

Il arrive quelque-fois que l'on traite d'un mariage par procuration, mais je ne ſavais pas que l'on envoyât quelqu'un pour faire l'amour à ſa place. M. Durand me donne une ſingulière opinion de ſon caractere.

DURAND.

C'eſt un homme tout uni, qui a un excellent cœur, qui mettra toute ſon ambition à vous rendre heureuſe.

Madame BERNARD.

Briſons-là, je vous en prie: j'écrirai à M. Durand pour lui rendre compte du zèle que vous mettez à le ſervir & pour l'aſſurer que je renonce pour ma part à la ſucceſſion de notre parent.

DURAND.

Ce coup lui ſera bien ſenſible.... Son amour....

Madame BERNARD.

Ne peut-être bien vif, il ne me connaît pas.

DURAND.

Il paraîtra, madame, ſi vous l'ordonnez.

Madame BERNARD.

Je le ſupplie de n'en rien faire, je ne ſuis pas dans une diſpoſition d'eſprit à recevoir ſes propoſitions.

DURAND.

C'eſt votre dernier mot?

Madame BERNARD.

Eh oui! monſieur, eh oui.

DURAND.

Je me retire: daignez vous ſouvenir, madame, que M. Durand a de la fortune, point d'ambition, un caractère égal & doux, & qu'il aimera ſa femme comme un bon Campagnard.... c'eſt votre dernier mot.

Madame BERNARD.

Eh oui, monſieur.

DURAND.

Ah! mes affaires ne vont pas bien du tout.

(Frontin ſort.)

SCENE XVII.

Madame BERNARD, *ſeule.*

MONSIEUR Durand en veut plus à la ſucceſſion qu'à ma perſonne ; il aurait bien pû ſe donner la peine de venir lui-même. C'eſt ſans-doute quelque perſonnage mauſſade. Son homme d'affaire n'eſt pas ſans mérite, il a voulu que je jugeaſſe de lui par ſon ambaſſadeur.... Mais ſi c'était M. Durand lui-même !... Quelle apparence, eh ! quand ce ſerait lui, pourrait-il effacer Frédéric de mon cœur.

SCENE XVIII.

Madame BERNARD, FRONTIN.

FRONTIN, *à part lui.*

IL faut abſolument que madame ait jaſé, mon maître s'eſt moqué de moi. Ce portrait qui lui redit tout & j'ai donné comme un ſot là-dedans.

Madame BERNARD.

Qui entre ici ?

FRONTIN.

Moi, madame, qui ſuis très fâché d'avoir été ſi babillard avec vous qui l'avez été à votre tour en racontant ce que je n'aurais pas dû vous dire.

Madame BERNARD.

Je n'entends rien du tout à tes diſcours.

FRONTIN.

Vous n'avez pas ſçu garder, une heure ſeulement, le ſecret que je vous avais confié ?

Madame BERNARD.

A qui en ai-je parlé ?

FRONTIN.

A perſonne, ſi ce n'eſt à M. Frédéric qui eſt entré

contre moi dans une ſi épouvantable colère, qu'il m'eût infailliblement dépêché pour l'autre monde ſi on ne l'eût arrêté.

Madame BERNARD.

Je ne lui ai pas parlé.

FRONTIN.

Vrai?

Madame BERNARD.

Je te le jure.

FRONTIN.

Cela me confond. Voilà qui eſt fini, je ne parlerai plus de ſes affaires, & quoique je ſçache des choſes bien importantes, je n'ai garde de vous en entretenir.

Madame BERNARD.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

FRONTIN.

Je ne ſçais rien.

Madame BERNARD.

A-t-il reçu quelque lettre ?

FRONTIN.

Je ne ſçais rien.

Madame BERNARD.

Quelqu'un lui a-t-il parlé en ſecret ?

FRONTIN.

Je ne ſçais rien du tout, rien. Oh ! Madame, c'eſt que ce ne ſont pas des plaiſanteries, ſi vous ſaviez.... Mais je tiendrai ma langue, ce n'eſt pas par moi toujours que vous ſerez inſtruite de l'hiſtoire du portrait. Ce portrait pourrait vous dire bien des choſes, cela ne me regarde pas, qu'il vous le montre s'il veut, il l'a toujours ſur lui, mais je ne m'en mêle pas ; je ne vous dirai pas ce que je ſçais, il pourrait m'en coûter cher, & je me ſauve de peur qu'en voulant ne rien dire j'en diſe encore bien plus que je ne voudrais.

Frontin ſort.

SCENE XIX.

Madame BERNARD, *ſeule.*

Il a un portrait ! Ce portrait eſt ſans doute celui de ma rivale ; quel ſtratagème imaginer pour le forçer à me le faire voir ? c'eſt ici qu'il faut redoubler d'adreſſe.

SCENE XX.

LAURE, Madame BERNARD.

LAURE, *à part, la première phraſe.*

Mon oncle eſt inexorable, il prétend que demain je ſois l'épouſe de Léonard. Comment inſtruire Frédéric.... Ciel ! madame Bernard.

Madame BERNARD.

Ma chère Laure, je vais enfin découvrir ma rivale.

LAURE.

Qui vous en inſtruira ?

Madame BERNARD.

Frédéric a ſur lui un portrait qui ne peut être que celui de ſa maitreſſe, & j'imagine un moyen qui pourra, puiſqu'il n'eſt pas prévenu, le contraindre à me le montrer. On vient, c'eſt lui : mets-toi à l'écart. Tu vas être témoin de notre converſation.

LAURE.

O ciel ! je ſuis perdue !

Madame BERNARD.

Entre vîte dans ce cabinet.

SCENE XXI.

Madame BERNARD, FREDERIC, LAURE, *dans le cabinet.*

FREDERIC.

Je viens, madame, vous raſſurer ſur les craintes que vous

pourriez avoir au ſujet du procès que l'on vous intente. Tout vous en garantit le ſuccès.

Madame BERNARD.

J'apprends, Frédéric, une nouvelle qui m'étonne. On m'aſſure que vous avez une correſpondance ſuivie avec ma partie adverſe.

FREDERIC.

Je ſerais capable de cette indignité !

Madame BERNARD.

Que vous m'entretenez dans une ſécurité fatale, & que vous me faites négliger des précautions importantes.

FREDERIC.

Qui peut m'avoir ſi cruellement noirci ?

Madame BERNARD.

Il m'en coûte beaucoup de vous croire coupable, je ſouhaite que vous vous juſtifiez; cela vous ſera facile, la perſonne qui m'a donné cet avis dit qu'elle vient de vous voir remettre un billet que vous avez eu l'imprudence de lire aſſez haut pour être entendu & que ce billet qui renferme votre condamnation vous le portez ſur vous.

FREDERIC. *Laure s'eſt avancée & a écouté la ſcène; & après la ſubſtitution du portrait, elle ſe trouve au milieu, Madame Bernard à droite & Frédéric à gauche.*

Prenez, prenez tous les papiers que j'ai ſur moi; faites fouiller mon ſecrétaire, & que je ſois puni comme un vil ſcélérat, ſi vous découvrez les moindres indices de la perfidie dont vous m'accuſez. *En ſortant ſes lettres, il tire une boîte à portrait qu'il cache auſſitôt.*

Madame BERNARD.

Qu'eſt-ce que vous cachez avec tant de ſoin ?

FREDERIC.

C'eſt une boîte.

Madame BERNARD.

Je veux la voir.

LAURE, *au fond.*

O ciel!

FREDERIC.

Elle ne peut rien renfermer de ſuſpect, & je vous ſupplie de ne point éxiger que je vous la montre.

Madame BERNARD.

Vos défaites ſont inutiles ; que contient-elle ?

FREDERIC.

C'eſt un portrait.

Madame BERNARD.

Je puis en douter juſqu'à ce que vous me l'ayez montré.

FREDERIC.

Non, Madame, je n'y conſentirai jamais.

Madame BERNARD.

Cette obſtination eſt une preuve de votre perfidie.

Laure eſt ſortie du cabinet un moment après que Frédéric eſt entré, elle écoute la converſation. Lorſqu'elle entend qu'il s'agit du portrait, elle en tire un qui eſt dans une boîte ſemblable à celle que tient Frédéric. Placée derrière Frédéric à ſa gauche, elle cherche à ſubſtituer un portrait à l'autre. Frédéric qui ne ſait pas qu'elle eſt là, l'empêche involontairement d'exécuter ſon deſſein, au moment où elle dit : Vous avez la mal-honnêteté de refuſer le portrait à Madame Bernard, *elle a ſa main droite placée derrière le dos ; de la main gauche elle ſaiſit le portrait que Frédéric tient auſſi de la main gauche, elle paſſe devant lui rapidement, donne à Madame Bernard le portrait qu'elle tient dans la main droite, elle étend le bras gauche & remet à Frédéric le portrait qu'elle vient de lui ôter, tout cela ſe fait très-vîte, ce jeu de théâtre eſt d'une exécution facile : il ne s'agit que de ſaiſir l'intention de l'auteur & il a cru devoir l'expliquer pour éviter aux acteurs l'embarras de la deviner.*

LAURE.

Quoi, Monſieur ! vous avez la mal-honnêteté de refuſer ce portrait ! Le voici, madame.

Madame BERNARD.

Jamais tu ne me rendis un plus grand ſervice.

FREDERIC, *à part.*

Je ſuis ſauvé !

Madame BERNARD.

Que vois-je ? c'eſt ſon portrait ? & vous le cachiez avec tant de ſoin ?

FREDERIC.

Un ſentiment de délicateſſe bien naturel, m'empêchait de vous le faire voir ; vous pourriez me ſoupçonner d'un amour-propre que je n'eus jamais. Vous m'avez accuſé de trahir vos intérêts, Madame ; ce coup m'eſt ſenſible, & je vais vous porter des témoignages irrécuſables de mon zèle & de ma probité.

Frédéric ſort.

SCENE XXII.

Madame BERNARD, LAURE.

Madame BERNARD.

Le pauvre garçon s'en va la larme à l'œil.

LAURE.

Vous l'avez affligé.

Madame BERNARD.

Peut-être ce Frontin dans l'eſpoir d'une récompenſe de ma part, lui ſuppoſe-t-il une intrigue qu'il n'a point, car ce Frontin n'a rien dit que de vague.

LAURE.

Certainement.

Madame BERNARD.

Ma conduite eſt incompréhenſible ; j'aime Frédéric, tous mes vœux ſont de lui plaire, & il ſemble que je ne m'attache qu'à chercher les moyens de me faire haïr.

LAURE.

Il eſt vrai.

Madame BERNARD.

Il ne lit point dans mon cœur ; je dois lui paraître bizarre, injuſte, inconſéquente.

LAURE.

Ce n'eſt pas ſa faute.

Madame BERNARD.

Il faut enfin que je lui faſſe connaître mes ſentimens. J'ai vingt fois commencé une lettre pour lui, vingt fois je l'ai effacée..... Car enfin s'il allait me dédaigner..... Comment me déclarer ſans me compromettre?... Ecoute, en ne ſignant point ma lettre.... Mon écriture lui eſt connue....Si tu voulais me prêter ta main.

LAURE.

Moi, Madame!

Madame BERNARD.

Tu ne riſques rien, il n'a jamais vu de ton écriture... Ma chère Laure, rends-moi ce ſervice.

LAURE.

Si par ce moyen....

Madame BERNARD.

Il eſt excellent.

LAURE, *à part.*

Il faudrait de l'adreſſe.

Madame BERNARD, *allant à une table.*

Mets-toi à cette table, voici du papier.

LAURE, *à part.*

Ecrivons pour mon compte à Frédéric, & feignons d'écrire pour le ſien.

Madame BERNARD.

Que dis-tu?

LAURE.

Je réfléchis à la tournure de cette lettre.

Madame BERNARD.

Je n'ai pas la tête à moi, & je te ſerai bien obligée ſi tu me ſauves de cet embarras.

LAURE.

Laiſſez-moi faire. « Malgré la contrainte où je vis » avec vous, mon cher Frédéric, tout a dû vous prouver » que je vous aime.

Madame BERNARD.

Comment, tu veux que je débute ainſi?

LAURE.

Cela n'eſt pas trop fort, Madame, cela ne vous compromet point, c'eſt moi qui écris.

Madame BERNARD.

Il ſçaura toujours que cette lettre lui vient de ma part.

LAURE.

Certainement il le ſaura. Qu'importe.

Madame BERNARD.

Continue-donc.

LAURE.

« Il n'eſt point de ſacrifice que je ne ſois prête à faire » pour vous prouver l'excès de mon amour.

Madame BERNARD.

Ah! rien n'eſt plus vrai, cependant je n'aurais pas ôſé m'expliquer auſſi clairement.

LAURE.

La circonſtance l'exige.

Madame BERNARD.

Tu le crois.

LAURE.

C'eſt mon avis. « Depuis qu'un autre me recherche, & » que je hais, mes ſentiments pour vous ſemblent s'accroître encore.

Madame BERNARD.

Ah! comme tu pénètres dans mon cœur.

LAURE.

« Je ne puis être heureuſe que par vous; diſpoſez » de mon ſort, ne trompez point mon eſpérance; arrachez-moi à l'importunité de votre rivale, oſez tout » & je ſouſcris à tout.

Madame BERNARD.

Mais, Laure, c'eſt un peu s'avancer.

LAURE.

Songez à la poſition où il ſe trouve; il faut l'enhardir.

Madame BERNARD.

Crois-tu qu'il devine de quelle part lui vient cette lettre?

LAURE.

Je vous en réponds.

Madame BERNARD.

Crois-tu qu'elle lui faſſe plaiſir?

LAURE.

Vous ne pouvez en douter.

Madame BERNARD.

Que je te remercie, ma chère Laure, de l'intérêt que tu prends à mon ſort.... voici Frontin. Plie vîte le billet.

SCENE XXIII.

FRONTIN, Madame BERNARD, LAURE.

FRONTIN.

MADAME, M. Gervais vous demande un moment d'entretien. Il vous attend dans votre cabinet.

Madame BERNARD.

Où eſt M. Frédéric?

FRONTIN.

Il vient de ce côté ci.

LAURE.

Rendez-lui cette lettre.

Madame BERNARD.

Allons, tu le veux.

LAURE.

Vous ſçaurez demain à quoi vous en tenir.

Madame BERNARD.

Il vient, ſortons. Tu me diras, Frontin; quelle impreſſion aura fait ſur lui mon billet.

Madame Bernard & Laure ſortent.

SCENE XXIV.

FRONTIN, *ſeul.*

GRACES au ciel j'aurai donc le plaiſir de porter un billet à mon maître! C'eſt ma foi le premier. Dieu veuille qu'il lui faſſe plaiſir & qu'il n'aille pas encore nous brouiller.

SCENE XXV.

FRONTIN, FRÉDÉRIC.

FREDERIC.

MADAME Bernard ne vient-elle pas de ſortir?

FRONTIN.

Oui, monſieur. Et voilà une lettre que j'ai ordre de vous rendre de ſa part.

FREDERIC, *à part.*

O ciel! ce ſera mon congé! & Laure ne m'écrit point!.. Donne.

FRONTIN.

Ce billet eſt reçu bien froidement!.. C'eſt qu'il vient de madame Bernard, la pauvre femme! Il ne veut pas l'aimer, c'eſt un ſort.

FREDERIC.

En croirai-je mes yeux?... C'eſt de ſa main! « Je ſouſcris à tout; diſpoſez de mon ſort. » ... Je ſuis le plus heureux des hommes!

FRONTIN.

Ce billet vous fait donc plaiſir?

FREDERIC.

S'il m'en fait?

FRONTIN.

Ah! j'en ſuis enchanté; je vais mettre madame Bernard au comble de la joie.

FREDERIC.

Garde-toi de lui dire....

FRONTIN.

En voici bien d'un autre.

FREDERIC.

Mais je ne comprends point...

FRONTIN.

Comment, vous ne comprenez point qu'elle vous aime? ah! vous voulez diſſimuler avec moi. C'eſt inutile, je ſuis dans le ſecret, puiſque c'eſt moi qu'on charge des meſſages. Il y a long-tems que je m'apperçois de quoi il retourne, j'ai bien vu la joie éclater dans vos yeux à la lecture de cette lettre, & je ſerais un barbare ſi je différais un inſtant de tirer madame Bernard de l'inquiétude & du ſouci que vos froideurs lui donnent.

SCENE XXVI.

SCENE XXVI.

FRÉDÉRIC, *ſeul.*

JE ne conçois point par quelle adreſſe Laure m'a fait parvenir cette lettre. Mais je reconnais ſes traits qui me ſont ſi chers, elle m'aime, elle s'abandonne à ma foi! Je ne trahirai point ſon eſpérance, ſon aveu m'enhardit; mais le tems vole avec viteſſe. Les inſtants ſont précieux, allons tout préparer pour briſer l'affreuſe chaîne qu'on lui deſtine, & l'arracher à un indigne rival qui ſans avoir ſon cœur, veut me ravir ſa main.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente la chambre de Frédéric. A la droite des acteurs, à la première couliſſe eſt une bibliothéque. Un flambeau allumé. Sur une table ſur le devant à gauche eſt une robe de chambre ſur un fauteuil. Au fond à droite, un ſecrétaire ouvert ou une table.

SCENE PREMIÈRE.

FRONTIN, *ſeul, entrant par une porte qui eſt à gauche.*

MON maître machine encore quelques complots, il m'évite, je l'ai entendu chuchotter au jardin avec cet étranger; dès que j'ai paru ils ont affecté de parler plus haut & de choſes indifférentes. Qu'y a-t-il donc de nouveau? oh! bon gré malgré, je pénétrerai ce myſtere. On trompe la pauvre madame Bernard, une dame ſi loyale, ſi généreuſe, & pour qui la trompe-t-on, ne pourrais-je m'en inſtruire à la fin? Mon maître & l'étranger ſe ſont donné rendés-vous ici. Je l'ai entendu bien diſtinctement. Je veux me mettre en tiers dans la confidence.

Où me cacher? dans ce cabinet là-bas... Je n'entendrai rien. Derriere un fauteuil, ils m'appercevraient. Où diable me fourrer? dans cette bibliothèque; mais elle eſt pleine de livres. Voyons, ſi en dérangeant quelques in-folio, je ne pourrais pas me mettre côte-à-côte de quelque grand génie des tems paſſés. Oh! Oh! La bibliothèque eſt vide, que veut dire cela? eſt-ce ici, qu'il cache ſon eſprit familier, qui peut fort bien être quelque gentille poulette qu'il dérobe ainſi à mes regards. Je ſuis enchanté de cette découverte; ſi elle vient s'y cacher nous ſerons deux. Oui, mais s'il a réellement un démon familier à ſes ordres & que ce démon m'aille tordre le cou.... que je ſuis ſot de m'arrêter à cette idée. J'ai peur comme un enfant, quand j'étais petit on me faiſait de ces contes. Il n'y a pas d'eſprit familier, il n'y en a pas; avec cela je ne ſuis pas raſſuré; ce que c'eſt pourtant que les premières impreſſions de notre enfance.... j'entends du bruit.... je reconnais la voix de mon maître. Allons dans la cachette, au hazard de ce qui peut en réſulter, la curioſité l'emporte ſur la peur.

SCENE II.

FRONTIN *caché*, DURAND, FREDERIC.

FREDERIC.

Nous pouvons parler ici ſans crainte d'être entendus; pour plus de ſûreté je vais fermer la porte.

FRONTIN.

Oh! s'il me ſavait là.

DURAND.

Qu'avez-vous donc de ſi ſecret à m'apprendre?

FREDERIC.

Vous m'avez offert vos ſecours de ſi bonnes graces que je ne crains pas de les réclamer dans cet inſtant.

DURAND.

Diſpoſez de moi, mon cher Frédéric. Vous avez acquis des droits à ma reconnaiſſance & je brûle de vous

donner des preuves de l'amitié que vous m'avez inſpirée.

FREDERIC.

Je vais donc vous parler ſans feinte. Il ne reſte à mon amour d'autre eſpoir que d'arracher Laure à l'indigne hymen auquel ſon oncle veut la contraindre.

FRONTIN.

Ah! c'eſt Laure.

DURAND.

Quel parti prenez-vous?

FREDERIC

Celui de la fuite.

FRONTIN.

Bon.

DURAND.

Et Laure y conſent-elle?

FREDERIC.

Convaincue de la pureté de mes intentions, elle ne balance plus à me ſuivre. Comme on ne doutera pas que je ne la conduiſe chez ſa mere, dont on connaît le bon cœur & qui n'avait donné ſon conſentement à ſon mariage avec Léonard que vaincue par les importunités de M. Gervais, c'eſt ſur la route de Paris que l'on ſe mettra à notre pourſuite....

DURAND.

Eh bien!

FREDERIC.

Eh bien! je vous prie de me donner un aſile dans votre maiſon, ce n'eſt pas là qu'on viendra nous chercher.

DURAND.

Outre le plaiſir que j'ai à vous obliger, mon intérêt perſonnel m'engage à vous éloigner, vous êtes mon rival & mon rival aimé.

FREDERIC.

Et vous ne m'en voulez pas pour cela?

DURAND.

Bien loin de là, mon ami; quand je vous conſeillerais, vous n'agiriez pas mieux pour ſeconder mes vues, ſçavez-vous que Madame Bernard me tient au cœur. Je

l'aimais d'abord un peu, peut-être par rapport aux deux cent mille écus & je l'aime à préſent beaucoup & par rapport à elle-même; c'eſt qu'elle a un certain air de fraîcheur.

FREDERIC.

Un caractere aimable.

DURAND.

Elle peut faire le bonheur d'un honnête homme.

FREDERIC.

Elle fera le vôtre.

DURAND.

Si elle veut bien me trouver à ſon gout: les femmes en général ont un penchant décidé pour les jeunes gens & en cela je ne les blâme point.

FREDERIC.

Vous lui convenez mieux que moi.

DURAND.

Oui.... d'une certaine façon, mais c'eſt qu'elle eſt priſe & quand une femme de trente ans ſe met l'amour en tête, il eſt bien difficile de l'en arracher.

FREDERIC.

Elle m'oubliera facilement; votre mérite....

DURAND.

Trêve de compliment, ſi j'étais auſſi jeune que vous, oui, mais au reſte je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la conſoler. D'ailleurs vous ſerez perdu pour elle, il faudra bien qu'elle prenne ſon parti.

FREDERIC.

Le plus preſſé eſt d'arracher Laure au danger qui la menace: le rendez-vous eſt à dix heures préciſes, j'ai déjà retenu deux chevaux.

DURAND, *regardant ſa montre.*

Vous n'avez pas de tems à perdre, ſi vous voulez je vous ſervirai d'eſcorte.

FREDERIC.

Non, non, tout ſerait perdu, Madame Bernard vous en voudrait dans le premier moment, il vaut bien mieux que vous reſtiez ici pour lui faire prendre le change.

DURAND.

Et la conſoler. Je tiens beaucoup au rôle de conſolateur.

FREDERIC.

Elle ne ſait pas encore que vous êtes monſieur Durand?

FRONTIN.

Je le lui dirai.

DURAND.

Je trouverai le moment de me découvrir. Allez faire vos préparatifs; pendant ce tems je vais écrire une lettre pour que l'on vous reçoive chez moi & qu'on y ait pour vous, en mon abſence, tous les égards qu'on y aurait ſi nous y étions enſemble.

FREDERIC.

Je vous remercie, nous nous rejoindrons au ſallon, je monterai ici pour prendre mon épée & mes piſtolets; mais il faut que je cherche ce miſérable Frontin.

FRONTIN.

Il n'eſt pas loin, dieu merci.

FREDERIC.

Il faut que je l'éloigne ſous quelque prétexte que ce ſoit. C'eſt un mauvais ſujet.

FRONTIN.

Bien obligé.

FREDERIC.

Et qui ſerait capable d'aller tout conter à Madame Bernard, s'il avait le moindre ſoupçon de ce que nous voulons faire.

FRONTIN.

Il n'y manquera pas.

DURAND.

Allez, mon ami, allez tout préparer. Dans des circonſtances pareilles tout dépend de la diligence. Qui perd le moment favorable, riſque bien fort de ne plus le trouver.

SCENE III.

FRONTIN, *ſeul.*

AH! Dieu merci, je ſuis en fond pour jaſer cette fois,

je grille de parler.... La langue me démange. Dans l'impatience où je ſuis de raconter ce que je viens d'apprendre, je le dirais je crois aux murs de cette chambre. C'eſt Mademoiſelle Laure qui eſt notre belle inconnue, C'eſt M. Durand qui eſt notre démon familier. Voilà ce que c'eſt ; tout paraît ſurprenant lorſqu'on n'a pas le mot de l'énigme, je ne m'étonnerai plus de rien dorénavant. Où eſt donc Madame Bernard ? Elle n'a pas le nez fin cette femme. Madame Bernard, Madame Bernard, Madame Bernard, quelqu'un traverſe le corridor... C'eſt elle. Madame Bernard ?

Madame BERNARD, *en dehors*

Qui m'appelle ?

FRONTIN.

C'eſt moi, venez, venez par ici.

SCENE IV.

FRONTIN, Madame BERNARD.

FRONTIN.

ENTREZ tout doucement. Fermez la porte ſur vous.

Madame BERNARD.

Pourquoi toutes ces précautions ?

FRONTIN,

Réjouiſſez-vous, je ſçais tout à préſent.

Madame BERNARD.

Frédéric t'a-t-il confié qu'il eſt enfin ſenſible à ma tendreſſe.

FRONTIN.

Il s'agit de quelque choſe de plus important, vraiment.

Madame BERNARD.

Comment de plus important !

FRONTIN.

Je vais vous cauſer une belle ſurpriſe.

Madame BERNARD.

Parle donc ?

FRONTIN.

Par où commencerai-je ?

Madame BERNARD.

Ah ! je m'impatiente !

FRONTIN.

J'y ſuis : ſavez vous qu'elle eſt la maitreſſe de M. Frédéric ?

Madame BERNARD.

Comment ſa maitreſſe ?

FRONTIN.

C'eſt Mademoiſelle Laure. Auriez-vous dit cela d'elle avec ſon petit air ſucré ?

Madame BERNARD.

Quel conte me fais-tu !

FRONTIN.

Ce n'eſt point un conte. C'eſt une hiſtoire véritable.

Madame BERNARD.

Elle épouſe Léonard demain matin.

FRONTIN.

Comptez là-deſſus ? elle part avec M. Frédéric ce ſoir à dix heures, les chevaux ſont commandés. Ils ſe trouveront à la petite porte du jardin.

Madame BERNARD.

Qu'entends-je ? Laure me trahirait ? à qui m'étais-je confiée ! FRONTIN.

Et ſçavez-vous qui leur fait la main, ſçavez-vous chez qui ils vont ? chez M. Durand. C'eſt lui qui ſe prête à cette manigance. Ce M. Durand fait vraiment un fort joli métier. Madame BERNARD.

Pour ce coup-ci je vois que tu me fais un roman de ton invention. FRONTIN.

Je vous dis que je les ai entendus l'un et l'autre tout comme je vous entends.

Madame BERNARD.

M. Durand qui eſt dans ſon château.

FRONTIN

Comme on vous en fait à croire ! Cet homme d'affaires prétendu, c'eſt M. Durand lui-même.

Madame BERNARD.

Je m'en étais douté.

FRONTIN.

Vous ne ſavez pas tout ce qu'il oſe, il eſt amoureux de vous.

Madame BERNARD.

Ce n'eſt pas ſon plus grand tort.

FRONTIN.

Mais marier Mademoiſelle Laure à M. Frédéric.

Madame BERNARD.

Ah! je me vengerai de cette inſolence.

FRONTIN.

Il faut empêcher cela.

Madame BERNARD, *réfléchiſſant.*

Il me vient un projet de vengeance.

FRONTIN.

C'eſt tout ſimple, il n'y a qu'à avertir M. Gervais.

Madame BERNARD.

Non, non; le lieu du rendez-vous eſt à la petite porte du jardin?.... FRONTIN.

Oui, Madame.

Madame BERNARD.

Excellente idée!.. Oh! M. Durand, vous vous mêlez d'intriguer. Je vous prépare une ſurpriſe à la quelle vous ne vous attendez pas.

FRONTIN.

Quoi, madame.... mettez-moi dans la confidence.

Madame BERNARD.

Cela n'eſt pas néceſſaire.

FRONTIN.

Ah! c'eſt traître. Je vous dis tout.

Madame BERNARD.

Je n'ai pas de tems à perdre. Va dire à M. Gervais de deſcendre tout de ſuite ici.

FRONTIN.

Oui, Madame.

Madame BERNARD.

Ne le préviens de rien. Ne vas pas t'amuſer à babiller avec lui.

FRONTIN.

Vous m'inſtruirez de votre projet.

Madame BERNARD.

Tu ne ſais pas tenir ta langue.

FRONTIN.

C'eſt bien à vous à me faire ce reproche ; où en ſériez-vous ſi j'euſſe été diſcret ?

Madame BERNARD.

Si Frédéric hâtait l'heure du départ ?... Où eſt-il ?

FRONTIN.

Il me cherche, il doit venir ici prendre ſes armes.

Madame BERNARD.

Tout me ſert. Vas te poſter auprès de l'appartement de Laure, & ſi elle voulait en ſortir, ferme la porte qui eſt au bas de l'eſcalier.

FRONTIN.

A la bonne heure ! me voilà pour quelque choſe dans le complot. J'épierai tout & je vous redirai tout ce que j'aurai vu & entendu.

Madame BERNARD.

Fais ce que je t'ordonne.

FRONTIN.

Je vole à mon poſte. Arrive ce qu'il voudra, perſonne ne m'enlevera la gloire d'avoir le premier éventé la mine. *Frontin ſort.*

SCÉNE V.

Madame BERNARD, *ſeule.*

MONSIEUR Durand veut marier M. Frédéric, afin que je ne l'épouſe pas, & que par déſeſpoir je me donne à lui. Voilà ce qui le met ſi fort dans le parti de nos jeunes gens, & moi je veux me venger tout à la fois de Mademoiſelle Laure & de M. Durand, & le mettre dans l'impoſſibilité de prétendre à ma main. Il donnera, j'en ſuis ſure, tête baiſſée dans le piége que je veux lui tendre. Je ferai une fauſſe confidence à Frontin, je lui défendrai d'en parler à M. Durand, & la première choſe que fera mon bavard ſera de l'en inſtruire.

Je vais mettre en jeu & l'amour de M. Durand & l'indiscretion de Frontin. Quand on connaît le faible des hommes, on eſt toujours ſûr de les mener où l'on veut.... Voici le bonhomme Gervais, je veux, ſans qu'il s'en doute, qu'il joue un rôle important dans cette intrigue.

SCENE VI.

Madame BERNARD, GERVAIS.

GERVAIS.

VOUS me demandez, Madame.

Madame BERNARD.

J'ai beſoin de vous. D'où vient cet air ſérieux ?

GERVAIS.

Ma nièce vient de ſe jetter à mes pieds, pour ne point la forcer d'épouſer Léonard. Elle avait un air qui m'a effrayé; vous n'étiez pas là, je me ſuis ſauvé ſans lui rien promettre.

Madame BERNARD.

Il ne faut point la contraindre.

GERVAIS.

C'eſt mon avis:

Madame BERNARD.

Elle n'aime point Léonard.

GERVAIS

Hé bien, Madame, vous me croirez ſi vous voulez; mais je commence à m'en appercevoir.

Madame BERNARD.

Quelle ſagacité, rien ne vous échappe.

GERVAIS.

C'eſt vrai.

Madame BERNARD.

Elle en aime un autre.

GERVAIS.

Je parie deviner qui c'eſt.

Madame BERNARD.

Cela ne ſe peut pas.

GERVAIS.

C'eſt Frédéric.

Madame BERNARD.

Vous n'y êtes point. Il y a ici un amant déguiſé, un homme puiſſamment riche qui l'enlevé ce ſoir à 10 heures.

GERVAIS.

Je cours.

Madame BERNARD.

Arrêtez. C'eſt un parti excellent.

GERVAIS.

Hé bien! qu'il l'épouſe.

Madame BERNARD.

C'eſt à quoi je veux le contraindre.

GERVAIS.

Comment?

Madame BERNARD.

Tout va être diſpoſé pour cela. Le notaire loge à deux pas d'ici. Vous les ſurprendrez au rendez-vous. Nous aurons des témoins.

GERVAIS.

Léonard peut nous en ſervir.

Madame BERNARD.

Oui. Il eſt de force à cela, en lui faiſant prendre le change.

GERVAIS.

Il n'eſt pas fin, lui, ce n'eſt pas comme moi.

Madame BERNARD.

Quelle différence! je vais tout ordonner, reſtez ici. Retenez Frédéric dans cette chambre.

GERVAIS.

Pourquoi?

Madame BERNARD.

Vous ſçavez combien je m'intéreſſe à ce jeune homme.

GERVAIS.

C'eſt un joli garçon.

Madame BERNARD.

Ce n'eſt pas à cauſe de ſa figure.

GERVAIS.

Je vous ai vu le regarder avec de certains yeux....

Madame BERNARD.

Vous prenez garde à tout. Ecoutez. Il a une affaire d'honneur. Il va monter ici pour prendre ſes armes. Imaginez quelque prétexte pour ne pas le quitter juſqu'à dix heures, où votre préſence me ſera néceſſaire au jardin.

GERVAIS, *regardant ſa montre.*

Je n'aurai pas long temps à reſter avec lui.

Madame BERNARD.

Vous y reſterez aſſez pour déranger ſes projets. Dès que dix heures ſonneront..... Votre montre va-t-elle bien?

GERVAIS.

A la minute.

Madame BERNARD.

A dix heures juſtes, vous trouverez au bas de l'eſcalier un de mes gens qui vous conduira au lieu du rendez-vous à la petite porte du jardin, vous n'aurez que votre ſignature à mettre, tout ſera diſpoſé, mais en ſortant vous fermerez la porte de cette chambre à double tour.

GERVAIS.

Si Frédéric veut m'en empêcher.

Madame BERNARD.

Je vais faire poſer en dehors trois ou quatre perſonnes bien armées, & qui vous prêteront main-forte, & j'enverrai quelqu'un pour vous relever. Adieu, ne vous impatientez pas, & rendez graces au ciel d'avoir une amie telle que moi qui veille ſi fort à vos intérêts.

SCENE VII.

GERVAIS, *ſeul.*

C'EST une bien bonne tête que cette madame Bernard. Mais elle ne m'a pas nommé l'homme qui en veut à ma nièce. Dès qu'il eſt riche c'eſt l'important. Je ne tenais à Léonard que parce qu'il a de la fortune. Il n'y a que des gens d'eſprit dans ma famille. Il l'aurait dépariée..... Mais monſieur Frédéric ne vient pas. Voilà ſon épée, ſes piſtolets. Il n'ira pas ſe battre ſans les venir prendre. Qu'eſt-ce

qu'il va dire de me trouver ici ? Nous ſommes à la campagne, nos chambres ſont voiſines. Je lui dirai que je viens cauſer avec lui : c'eſt tout naturel.

SCENE VIII.

FREDERIC, GERVAIS.

GERVAIS, *à Frédéric qui va prendre ſon épée.*

ARRÊTEZ donc, monſieur Frédéric.

FREDERIC.

Quoi ! c'eſt vous, monſieur Gervais ! & par quel hazard ?

GERVAIS.

Ce n'eſt point un hazard, je viens ici à deſſein.

FREDERIC.

A quel deſſein ?

GERVAIS.

De paſſer quelques moments avec vous.

FREDERIC, *à part.*

O Ciel ! ſçaurait-il ?...

GERVAIS.

Vous avez l'air bien agité.

FREDERIC.

Oh ! pas du tout. C'eſt que j'ai couru, je ſuis las.

GERVAIS.

Hé bien ! aſſeyons-nous, & jaſons.

FREDERIC.

Non, non. Je ſuis fort bien debout.

GERVAIS, *s'aſſeyant.*

Permettez que je me mette à mon aiſe. A quoi paſſez-vous vos ſoirées ? FREDERIC.

Je me couche dès que je ſuis rentré.

GERVAIS.

Ne vous gênez pas. Je vais prendre un livre dans votre bibliothéque. *Il ſe leve pour aller à la bibliothéque.*

FREDERIC, *le retenant.*

Je ne le ſouffrirai point.

GERVAIS.

Vous me ferez donc compagnie.

FREDERIC.

Avec plaiſir. A propos, madame Bernard m'a chargé d'une commiſſion, permettez que j'aille exécuter ſes ordres.

GERVAIS.

Madame Bernard ſera charmée que vous reſtiez chez vous toute la nuit, & vous l'obligerez en y demeurant tranquille.

FREDERIC.

Madame Bernard vous a dit cela.

GERVAIS.

Elle m'avait bien recommandé de ne pas vous dire qu'elle eſt inſtruite de la folie que vous prétendez faire, & c'eſt pour l'empêcher que je ſuis ici.

FREDERIC.

Je ſuis dans un étonnement....

GERVAIS.

Pourquoi vous conduire ainſi? Avez-vous ſongé aux ſuites de cette aventure, au chagrin que cela nous aurait cauſé, & ſur-tout à cette pauvre madame Bernard?

FREDERIC.

Je vous demande pardon.

GERVAIS.

Pourquoi ne pas me confier votre affaire? J'aurais peut-être eu le bonheur de l'arranger.

FREDERIC.

Vous auriez eu la bonté?...

GERVAIS.

Mais on n'en vient là qu'à la dernière extrémité, mon ami.

FREDERIC.

Hélas! tout autre voie m'était fermée. J'étais loin de penſer que vous me feriez ſi favorable.

GERVAIS.

Vous avez donc bien mauvaiſe opinion de mon cœur, mais on ne ſouffre pas qu'un jeune homme auſſi intéreſſant que vous l'êtes, s'expoſe à perdre la vie, lorſqu'on peut trouver des moyens de conciliation.

FREDERIC.

J'ai peine à croire ce que j'entends. J'avoue que ce n'était pas ſans douleur que je faiſais cette démarche.

GERVAIS.

Quelque déterminé qu'on ſoit, on ſent toujours un peu d'émotion lorſque le moment fatal arrive.

FREDERIC.

J'en conviens.

GERVAIS.

Promettez-moi que vous n'irez point au rendez-vous.

FREDERIC.

D'après les choſes obligeantes que vous venez de me dire, je n'ai rien à vous refuſer.

GERVAIS.

Je ne veux cependant pas que votre honneur ſoit compromis, à quel endroit devez-vous vous battre ?

FREDERIC.

Me battre !

GERVAIS.

Eh oui ! vous battre. J'irai trouver votre ennemi, je lui ferai entendre raiſon.

FREDERIC.

C'eſt donc pour cela que vous venez ici?

GERVAIS.

Certainement.

FREDERIC, *à part.*

Je n'avais pas mal pris le change. *Haut.* M. Gervais, permettez que je ſorte. Il ne s'agit nullement d'un duel, madame Bernard a voulu s'amuſer de vous & de moi.

GERVAIS.

Ne venez-vous pas de convenir de tout ?

FREDERIC.

L'on m'attend, il eſt vrai, mais c'eſt pour une affaire toute différente.

GERVAIS, *regardant à ſa montre.*

Il eſt dix heures.

FREDERIC.

O Ciel ! dix heures.

GERVAIS.

J'ai un rendez-vous auſſi à cette heure, & je vous quitte.

FREDERIC.

Un rendez-vous!

GERVAIS.

Remettez-moi votre épée, vos piſtolets.

FREDERIC.

Mais encore une fois je ne me bats point.

GERVAIS.

Donnez-les moi toujours.

FREDERIC.

Ah! prenez, prenez. *A part.* M'en voici débarraſſé.

GERVAIS.

Ne trouvez pas mauvais ſi je ferme la porte de votre chambre à double tour. Avec une mauvaiſe tête comme la vôtre, on ne ſçaurait trop prendre ſes précautions.

FREDERIC.

Je ne m'oppoſe à rien, mais de grace expliquez-moi le nœud de cette énigme.

GERVAIS.

Je n'ai pas le tems, il eſt dix heures, Madame Bernard m'attend à la petite porte du jardin & vous aurez pour agréable que je m'y rende ſans perdre une minute, la choſe me touche d'aſſez près

---

SCENE IX.

FREDERIC, *ſeul.*

JE reſte anéanti, mon projet eſt découvert, je n'en ſaurais douter, qui peut m'avoir trahi? Que devenir? Que faire? Souffrir que l'on m'enlève Laure! Ah courons, hélas! Je vais être témoin de ſon malheur & je ne ſurvivrai point au coup qui nous ſépare.

SCENE X

SCENE X.

DURAND, FREDERIC.

DURAND, *en manteau, entrant par la bibliothéque.*

MON ami, il n'y a pas de tems à perdre.

FREDERIC.

On fait tout.

DURAND.

Rien n'eſt déſeſpéré.

FREDERIC.

Comment?

DURAND.

Je n'ai pas le tems de vous inſtruire de ce qui s'eſt paſſé; prenez ce manteau, ce chapeau rabattu, deſcendez-vite, ſuivez ſans dire un mot la perſonne qui vous attend, ce que vous verrez vous mettra au fait. Allez, allez, allez, vîte; tout dépend de la diligence.

FREDERIC.

Je ne comprends pas.

DURAND.

Partez, partez.

SCENE XI.

DURAND, *ſeul.*

DIEU veuille que tout réuſſiſſe & que Madame Bernard ſoit dupe de ſa ruſe. Que je me ſais bon gré d'avoir été aux écoutes! C'eſt la premiere fois de ma vie, ſans ce coup de hazard mon ami Frédéric & moi étions parbleu joués comme des ſots; mais quelqu'un peut venir ici, il faut que j'y tienne ſa place; ſi j'éteignais ces bougies; mais on peut venir avec de la lumiere, comment paſſer pour lui, s'il y avait par là quelqu'un de ſes habits. Voilà ſa robe de chambre. Vîte endoſſons-la. Mais la figure, nous ne nous reſſemblons guere (*il ſe met*

un mouchoir ſur la joue.) je me cacherai le viſage avec ce mouchoir. J'ai mal aux dents, ou j'ai du chagrin. c'eſt tout ſimple, un fauteuil là, le dos tourné, les bougies ſur cette table au fond, j'en diminue la clarté, c'eſt bien, j'entends du bruit.... eh vîte à mon poſte.

FRONTIN, *en dehors.*

Meſſieurs, votre conſigne eſt d'empêcher de ſortir M. Frédéric; mais vous n'avez pas ordre de m'empêcher d'entrer.

DURAND.

C'eſt la voix de Frontin.

SCENE XII.

DURAND, FRONTIN.

FRONTIN, *dans le fond, à part.*

Le voilà mon pauvre maître, ah! J'en ai bien mal agi avec lui, monſieur.

DURAND.

Ah!

FRONTIN.

Il pleure, le pauvre garçon! Sa ſituation m'attendrit. mon cher M. Frédéric, pardonnez moi, je ſuis un miſérable. Je vous ai trahi pour Madame Bernard, qui ſe comporte bien indignement avec moi. Elle m'a engagé à aller dire à M. Durand qui eſt untraître auſſi, qu'elle irait à la place de Mademoiſelle Laure au rendez-vous.... J'ai cru cela comme un nigaud; eh bien, Monſieur, voyez la perfidie. Elle me renvoye; moi qui aime à tout ſavoir, je me cache & je vois que ceſt Mademoiſelle Laure qui va au jardin. Je cours prévenir M. Durand & le méchant homme qu'il eſt profite de l'occaſion pour vous ſouffler votre maîtreſſe. Cela n'eſt-il pas fait pour vous mettre dans une colere épouvantable. Battez-moi, monſieur, tuez-moi ſi vous voulez. Je n'en dirai rien. Mon cher maître, je vous promets d'être diſcret à l'avenir. Faites une autre maîtreſſe, je m'engage à être votre confident & perſonne dans le monde ne ſera inſtruit de vos intrigues. Voyez

mes larmes. Pardonnez à un malheureux valet qui maudit ſa diable de langue. Vous ne me répondez pas. Je tombe à vos pieds. *A part.* Ah, quel bon caractere! Je m'attendais à être roſſé. Je venais exprès pour cela & il ne me dit pas la plus petite injure.

DURAND.

Leve-toi.

FRONTIN.

Vous me pardonnez donc?

DURAND.

Oui.

FRONTIN.

Ah! que je ſuis un grand ſcélérat. Tromper un ſi bon maître! Après tout vous faites bien de prendre votre parti. C'eſt un mal ſans remède.

DURAND.

Oui.

FRONTIN.

Suivez mes conſeils. Ecoutez, tout ce que fait Madame Bernard ne vient que de l'amour qu'elle a pour vous. Elle eſt riche Madame Bernard. Elle eſt jeune encore, hé bien! épouſez-la par déſeſpoir.

DURAND.

Oui.

FRONTIN.

Elle n'y regardera pas de ſi près; pourvu qu'elle ſoit votre femme, elle ſera contente. Je ſuis ſur qu'elle vous rendra heureux.

DURAND.

Oui.

FRONTIN.

On ouvre la porte. C'eſt elle. Allons Monſieur, allons, ne la rebutez pas.

DURAND.

Non.

SCÈNE XIII.

DURAND, FRONTIN, Madame BERNARD.

Madame BERNARD.

N'ÊTES-VOUS pas honteux, Frédéric, de la conduite que vous avez tenue? Séduire une jeune perſonne que ſes parens m'ont confiée, méditer un rapt & répondre par la plus noire trahiſon aux bontés que j'eus pour vous dès votre enfance.

FRONTIN.

Ne l'accablez point, Madame Bernard, ne l'accablez point. Si vous ſaviez tout ce qu'il vient de me dire, vous ne ſeriez plus ſi fachée contre lui.

Madame BERNARD.

Que t'a-t-il dit?

FRONTIN.

Qu'il eſt au déſeſpoir de ſa faute, que ce n'était qu'une fantaiſie, un caprice qu'il avait pour Mademoiſelle Laure; mais qu'il éprouve pour vous un amour véritable.

Madame BERNARD.

Et pour me prouver ſon amour, il s'enfuyait avec Laure.

FRONTIN.

C'était par bonté d'ame pour l'ôter à ce nigaud de Léonard qu'elle n'aime pas.

Madame BERNARD.

Quel conte me viens-tu débiter. Qu'il ſe juſtifie lui-même. Répondez, Frédéric, vous ne démentez pas ce garçon.

DURAND.

Non.

FRONTIN.

Vous l'entendez. Pour l'enhardir, dites-lui que vous lui pardonnez. Allons donnez-lui votre main à baiſer. *Frontin met la main de Madame Bernard dans celle de M. Durand qui ſe jette à ſes pieds.* Comme il la baiſe de bon cœur! Ça m'attendrit, moi. Allons, Madame, un petit mot de douceur.

Madame BERNARD.

Fréderic, vous ne me haïſſez donc pas ?

DURAND.

Non.

FRONTIN.

Il vous aime, Madame. Il ne demande pas mieux que d'être votre époux.

DURAND.

Ah! oui.

FRONTIN.

Il y a long-tems que je m'en doutais, moi.

SCÈNE XIV & *dernière.*

FRONTIN, DURAND, Madame BERNARD, GERVAIS, FREDERIC, LAURE, LÉONARD.

GERVAIS.

MA foi, Madame, je vous amène nos fugitifs; tout s'eſt paſſé à merveilles & Monſieur n'a pas fait la moindre réſiſtance. Il a ſigné le contrat ſans le lire. Levez donc ce chapeau que je connaiſſe enfin mon aimable neveu. O ciel! C'eſt Frédéric!

LÉONARD.

Ciel! C'eſt Madcmoiſelle Laure. Je ſuis pétrifié.

FRONTIN.

Ah, mon Dieu! Eh! qui eſt donc celui-là ?

Madame BERNARD.

Monſieur Durand!

FRONTIN.

Je ne m'étonne plus s'il vous baiſait la main de ſi bon cœur.

GERVAIS.

Frédéric ſerait mon neveu ? Il n'a rien.

DURAND.

J'y ſuppléerai. Allons, madame Bernard, faiſons à nous deux le bonheur de ces jeunes gens. Uniſſons nos fortunes, & abandonnons-leur l'héritage.

Madame BERNARD.

Ah, Fréderic! ſi j'euſſe plutôt connu vos ſentimens..... mais je vous rends juſtice : ces torts que je vous reprochais à l'inſtant, ces torts ſont mon ouvrage, je vous ai forcé à diſſimuler avec moi. Égarée par une jalouſie involontaire, j'ai voulu vous arracher celle que vous aimez; mais la raiſon m'éclaire & vous m'allez connaître. Laure, ma chére Laure, ne vois plus en moi ta rivale.

LAURE.

Ma bonne maraine!

Madame BERNARD.

Viens, embraſſe encore ton amie.

LAURE.

Ah! toujours.

Madame BERNARD.

Et que ce ſoit ma main qui reſſerre vos nœuds.

DURAND.

Je ſuis bien coupable à mon tour.

Madame BERNARD.

Ah! M. Durand, vous êtes un grand trompeur. (*Lui donnant ſa main.*) Et c'eſt ainſi que je dois me venger.

FRONTIN.

Madame Bernard ſe rend!

GERVAIS.

Ma foi, c'eſt ce que vous avez de mieux à faire. Comme ils nous ont joués!

LÉONARD.

Il était bien néceſſaire de me faire venir là pour ſervir de témoin.

DURAND.

Ecoutez, c'eſt toujours un rôle dans l'intrigue.

Digitized by Google

LÉONARD.

Joli rôle, ma foi! ah! ſi jamais l'on m'y rattrape! je veux bien... ſuffit.

FRONTIN.

Vivat! tout eſt fini. Que l'on diſe à préſent qu'un bavard n'eſt bon à rien; c'eſt pourtant moi qui vous ai mis d'accord.

FIN.